LETTRES DU COMTE D'AVAUX A VOITURE SUIVIES DE PIÈCES INÉDITES…

Claude de Mesmes : d' Avaux, Amédée Roux, Vincent Voiture




BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
II
6
7
24
RACCOLTA NENCINI


OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Ioannis Nencini
1870

LETTRES DV COMTE D'AVAUX

A VOITVRE

fuivies de pièces inédites

IMPRIMERIE DE LOVIS PERRIN, A LYON

LETTRES

DV

COMTE D'AVAVX

A VOITVRE

fuivies

de pièces inédites extraictes des papiers de Conrart

ET PVBLIÉES

PAR AMEDEE ROVX





PARIS

LIBRAIRIE D'AVGVSTE DVRAND

rue des Grès-Sorbonne, 7

M D CCC LVIII





AV LECTEVR

DANS vne remarquable estude insérée dans l'Athenæum françois, Monsieur Sainte-Beuue exprimoit le regret que les derniers éditeurs de Voiture n'eussent pas joinct à sa correspondance auec le comte d'Auaux, l'vne au moins des lettres de cet illustre diplomate. L'ingenieux critique, sous l'influence de cet esprit de diuination qui l'abandonne rarement, supposoit auec raison que les lettres du grand seigneur garderoyent peut-estre vn rang honorable, à costé mesme des lettres si spirituelles & si soignées du grand épistolier de l'hostel de Rambouillet. Voiture dans ses reponces nous laissoit suffisamment entre-voir toute la supériorité de son protecteur sur le terrein du jugement, de la conduicte & de la froide raison; les quatre lettres que je publie aujourd'huy, auront pour effect, je le crois, de re-

habiliter au poinct de veue litteraire le grave ambassadeur, qui sous ce rapport & jusques à ces derniers tems avoit conservé vne assez équivoque reputation, & qu'on ne se representoit gueres sans vn disgracieux cortège de lourdeur & de pedanterie. Les quatre documens que j'ay trouvés dans les interessans papiers de Conrart, viennent éclairer d'vn jour aymable l'austere figure de l'homme d'Estat. Ces lettres il est vray ne sont point exemptes de citations latines, c'estoit l'accompagnement obligé de tout escrit serieux, à vne époque, ou les jurisconsultes eux-mesmes se prevaloyent plus volontiers encore de l'autorité de Virgile ou de saint Augustin que de celle de Barthole, de Cujas ou de Dumoulin. Le comte d'Avaux cite toutesfois avec vne modération relative, & la substance vn peu légere de ses escrits est plus tost raffermie qu'estouffée par les textes latins qu'il enchassent, comme on voit des blocs énormes disposés par l'architecte aux angles des vostes monumens. Il faut d'ailleurs se rappeler qu'il s'adressoit à Voiture, & que ce dernier, tout fier de son double titre de pater elegantiarum, *& de* pater leporum, *aymoit à semer dans la trame de son style ainsi que des paillettes d'or, des reminiscences nombreuses de ses poetes de prédilection: Terence, Tibulle, Properce & l'Arioste. Quoy qu'il en soit, il ne m'appartient point de dicter au public son jugement, & sans pousser ce discours plus ouont, je vais passer à vn autre subject, laissant le noble comte seul en présence de l'équitable postérité.*

En publiant il y a deux ans la vie de Voiture en teste de la premiere edition de ses œuvres complettes, j'avois dû faute d'espace supprimer vn grand nombre de documens & de pieces justificatiues qui auoyent leur importance, & qui trouueront place naturellement à la suite des lettres du comte d'Auaux. On distinguera entre plusieurs cinq lettres latines ou françoises adressées à Voiture par Balzac, & l'on pourra juger en les lisant du cas & de l'estime que l'éloquent gentilhomme d'Angoulesme faisoit de son riual.

Dans les poesies de Voiture, des personnes clairuoyantes auoyent decouuert certaines allusions defauorables aux mœurs de la duchesse de Sauoye sœur de Louis XIII; j'en ay moy-mesme parlé séuerement dans le passage que j'ay consacré au recit du voyage de Voiture en Italie. J'insere icy vn fragment inédit des manuscrits de Conrart bien propre à excuser & à legitimer ces attaques, dont les escriuains les plus moderés & les plus déuoués à la monarchie, tels que le pere Griffet, n'ont pu s'abstenir entiérement.

Le complément de ce petit volume se compose de mes conquestes à la Bibliothèque de l'Arsenal, conquestes dont je retiens encore vne part, mais que j'ay le bon propos d'offrir tantost au public, s'il fait à ce peu de pages l'accueil que je desire. La pluspart de ces pieces, si elles ne regardent point directement Voiture, sont pourtant & pour ainsi dire imprégnées du parfum de sa plume, & presque toutes émanent de son entourage & sont signées des noms de l'in-

comparable Arténice, de sa fille la duchesse de Montau-sier, de cette excellente comtesse de Maure que nous a presentée déjà vn celebre philosophe de ce tems-cy, de l'auteur du Grand Cyrus *&* de Clelie, *de Madame Desloges & de quelques autres dames bien connues des lecteurs de Balzac & de Voiture, au milieu desquelles a pu se fourvoyer, grâces à sa petite taille, le nain de la princesse Julie, le spirituel euesque de Vence.*

Vn petit nombre de pieces seulement sont étrangeres à la société de l'hostel de Rombouillet, & je les rapporte icy à cause de leur extrême intérest. Les trois lignes signées du nom de Madame Scarron offrent en effect vn singulier contraste avec ce que l'on croit sauoir de sa vie & de ses mœurs; la lettre de l'abbé de Belesbat & celle de la dame inconnue jettent vn jour sinistre sur la corruption de la cour du grand Roy, & sur la dépravation croissante des hautes classes au declin de la regence de la Royne mere.

Voila tout ce que j'auois à dire sur la publication de ce petit volume, qui aura atteint son but si elle contribue à entretenir le goût renaissant pour la littérature & l'histoire de ce dix-septiéme siècle, qui fut si grand & dont l'estude seroit si profitable à nostre génération sceptique

AMEDEE ROVX

LETTRES DU COMTE D'AVAUX



LETTRES DV COMTE D'AVAVX A VOITVRE

LETTRE I (1).

Monſieur,



VOUS eſtes donc réſolu de tenir bon, & ſi je ne fays réponce ponctuellement à toutes vos lettres, je ſuis incivil, ou je me repoſe trop ſur quelque témoignage d'affection que je vous ay rendu. Encore le faudroit il ſouvenir que je ne ſuis pas maître de toutes mes heures, & que ſi, après en avoir donné la meilleure partie aux affaires, j'employe le temps

(1) Voyez la réponce de Voiture, lettre CLXXVI, page 348, édition Firmin Didot.

que je vous dis à me délasser, la république vous en aura quelque obligation. J'ai creu, en effet, que je pouvois me dispenser de vous écrire si souvent, & si scrupuleusement : *Neque enim continuo parum amat qui parum officiosus est.* Mais, à ce que je voy, vostre impatience, pour ne dire superstition, ne souffre pas que, de cinq lettres receues, je puisse, sans crime, me contenter de faire réponce à trois. Vous ne m'en avez pas seulement fait de grandes plaintes ; il y-a trois mois que vous ne dites plus mot ; vostre colère est bien soudaine, de me saisir mon revenu si tost que le terme est écheu, sans attendre jour, ni semaine. A ce prix-là, je vous avoue que vostre affection du temps passé m'estoit plus commode que celle d'aprésent. Vous ne m'aymiez pas moins, sans doute, quoy que vous ne m'écrivissiez jamais. Quarorze ans de silence n'avoyent garde de passer pour vn manquement, & pour vn oubly. C'estoit plus tost, disiez-vous alors, vne preuve de la haute opinion que vous aviez de ma constance, qui n'avoit point besoin de ces devoirs qui entretiennent les amitiez vulgaires. Maintenant qu'il vous plaist de m'aymer d'une autre sorte, & que vous voulez parvenir à vne mesme fin par deux voyes toutes contraires, ne me sera-t-il point permis, à mon tour, d'éprouver vostre fermeté par quelque trêve de complimens? Mais vous estes bien tendre pour vne telle épreuve : *Delicias hominis.* A peine les jours de mon silence ont égalé les années du vostre, que vous vous mutinez, & que je me voy en danger de faire

encore six ambassades, sans recevoir de vos nouvelles. Voicy vne fascheuse année pour moy; tout le monde m'en veut; si je tiens la plume avec M. Servien (1), il me querelle; si je la laisse à M. Voiture, il se dépite. Souffrez, au moins, que j'use de vostre rhétorique, & que je die qu'il vous sied bien de parler & d'écrire, que c'est vous faire plaisir que ne vous pas interrompre. Je n'ay voulu répondre qu'autant qu'il en faloit pour vous faire connoistre que je vous entendois. Et de vray, comme j'écoute plus volontiers que je ne parle, je lis aussi plus volontiers que je n'écris. Vous appelez cela incivilité; mais dites-moy, je vous prie, ce qui est modestie quand on est ensemble, change-t-il de nom entre les absens; & vne si bonne chose que le silence, prend-il vne autre qualité par l'éloignement des personnes? Vous en jugerez comme il vous plaira, pourveu qu'il ne vous vienne pas en l'esprit que je me repose de la conservation de vostre bien-veillance, sur les choses que vous dites; car quoy que j'eusse, peut-estre, quelque droit de le faire, mesmement envers vn homme qui a tant d'amitié, de foy & de probité, qu'au lieu mesme où il n'y en a point du tout, il est estimé par là; je ne voudrois pas démentir, par ce seul acte, le jugement que j'ay toûjours fait sur cette matière. A mon avis, celuy-là est le libéral entre deux amis, qui donne à l'autre le moyen de luy faire plaisir. Perdez donc cette créance que je

(1) Dans la réponse de Voiture le nom de Servien est en blanc

me fonde sur quelque léger present que la fortune vous fait par mes mains. Mais aussi il ne feroit pas juste que ma condition en fût empirée; & que pour avoir essayé de mériter vostre affection, il me fût plus mal-aisé de la conserver qu'auparavant. Toutefois, si vous y prenez garde, j'ay répondu à vos lettres d'affaires; quant à celles de galanterie, où vous réüssissez à merveille, *nobis non licet esse tam disertis*, excusez-moy si elles demeurent sans retour. Vrayment il vous sied bien d'exiger d'vn homme confiné dans la Westphalie, qui est vne vive image de la barbarie de l'ancienne Allemagne, de répondre aux inspirations qui vous viennent à la ruelle du lit de Madame la Marquise, ou de cette autre personne qui est si aymable avec toute sa majesté; en vn réduit si délicieux, *vbi libelli stoici inter sericos jacere puluillos amant*, au milieu de tous les ouvrages de Ferdinand, & de tant de belles testes qui ne sont pas toutes en platte peinture, il faudroit estre vn buste & vn marbre, pour ne pas concevoir des merveilles, *tum vitro longas conditis iliadas*. Quant à moy, qui n'ay autre entretien, depuis tant d'années, que celuy des estrangers, & encore les plus éloignez de nos mœurs, j'ay non seulement oublié toutes les gentillesses de France, mais j'en ay presque oublié la langue. En effet je ne say si je vous dis congruement, que je n'ay aucun mécontentement de vostre interprétation astronomique; & que bien loin de cela je m'en pris à rire, & la releus avec plaisir. Vous faites vne grande apologie là dessus, qui n'estoit point né-

cessaire ; il suffisoit de me dire, que vous n'aviez communiqué à personne cet endroit de ma lettre où vous aviez creû voir de si belles étoiles. Mais je vous asseure encore vn coup que vous n'aviez pas bien ajusté vostre astrolabe. J'étois bien éloigné d'vne telle pensée, & le reste de ma lettre ne vous donnoit pas lieu de me croire en si belle humeur. Je vous y racontois mes disgraces depuis que j'estois sorti de France, & quand je viens a vouloir écrire, que celuy que l'on m'avoit associé en ce voyage ressembloit à ces femmes de bien qui font enrager leurs marys, je soustins la plume & laissay quelque espace en blanc, parce que je fis scrupule de me pleindre si tost d'une division naissante à laquelle j'espérois qu'on pourroit remédier. Enfin, il est vrai que vostre explication ayant esté suivie de plusieurs lettres qui m'apprirent que la cour estoit de mesme avis, je ne pense pas avoir eu grand tort de croire que la constellation qui vous a paru, avoit produit cet orage. Mais il est vray aussi que je n'en ay eu aucune mauvaise satisfaction. Je serois bien allemand si je prenois cela a cœur. C'est aux dames à s'en défendre ; je n'entreprends pas ainsi sur leur pudeur, & ne veux pas leur disputer ce qui leur est tombé en partage. Et puis ce n'est pas où le mal me tient :

> Non tibi Tyndaridis facies inuisa Lacænæ,
> Culpatusue Paris, Diuum inclementia, Diuum,
> Has euertit opes, sternitque a culmine Troiam.

Ne soyez donc plus en peine de vous justifier, je ne vous impute rien:

> Amisit jam fama fidem, jam fabula finem
> Accepit

Tout cela s'est détruit de soi-mesme Je n'empêche pas, néantmoins, que vous ne soyez encore amoureux de vostre songe; il en est arrivé autant à beaucoup de personnes; seulement je vous assure, en vérité, que ce bruit ne m'a nullement détourné de vous écrire, & qu'au contraire, il m'en a souvent fait prendre le dessein Mais tantost j'ay esté interrompu par les affaires; tantost par faute de santé; quelquefois par une confiance en vous & en la facilité de vos mœurs; & quelquefois encore par la défiance de moy-mesme, quand il estoit question de vous rendre *atticam illam elegantiam*, qui embellit tout ce qui part de vos mains Je n'ay pas seulement dit au résident de Suède, que Monsieur de Cerisante a esté fort bien receu en France, & avec l'approbation de toute la cour, je luy ay encore rendu d'autres témoignages d'amitié, dont il me semble qu'il a besoin, & icy & a Osnabrug je suis,

Monsieur,

Vostre bien humble serviteur

AVAUX

A Munster, le 15 octobre 1644

LETTRE II (1)

VOVS demeurez dans vne vieille erreur que je ne vous fais point de réponce, & fur cela, voftre travail vous paroift infiny, & voftre peine perdue d'avoir à entretenir vn muet qui ne parle feulement pas par fignes. Néantmoins s'il faut regarder le nombre des lettres, dont nous autres pareffeux tenons fi bon compte, il s'en faut bien peu que vous n'en ayez receu autant que vous m'en avez envoyé. Mais comme vous fongez trois mois à m'écrire, fans en pouvoir venir à bout; je me travaille encore plus longtemps à vous répondre. Dans ces huit pages qui vous ont tant coufte, je ne trouve pas à quoy m'attacher. Vous autres belles ames, favoris d'Apollon, qui gouvernez les dames, vous faites des iliades fur vn pied de mouche. Nous autres gens d'affaires fommes plus groffiers; noftre efprit eft borné avec noftre fujet, & dès qu'il ne nous foutient plus, nous donnons du nez en terre. Que voulez-vous que je die à voftre dernière lettre? que

(1) Voyez dans les OEuures de Voiture la lettre CLXXXIII, p. 358

j'accepte vos louanges, ou que je réponde bien sagement, que cela vous plaiſt a dire?

Non is ſum quem pingit amor tibi plurimus, aut quem
Neſcio quis vulgi rumor & aura facit.

Je garde ce compliment pour les Hollandois & les Bavarois, qui me diſent des douceurs en proſe & en vers,

ſed non ego credulus illis

Toutefois, ne dites mot, il s'y en prendra bien d'autres. Demandez ſeulement en l'vniverſité vn Tite-Live de Gronovius, & les odes de Jacobus Balde, imprimées cette année. Vous les lirez, ſans doute, avec plaiſir; & je vous connois mal, ſi vous ne dites, que j'ay trouvé quelque choſe de plus que Paſſerat. Ce qui me fâche en cela, & qui me découvre à plein l'infidelité de tous ces miroirs, c'eſt qu'après avoir leû mon nom preſque en toutes les pages de ſon livre, & de ſi belles choſes de moy en tous les endroits de voſtre lettre; comme je penſe eſtre tout glorifié, ſi je rentre dans ma chambre, j'y trouve vn valet qui ne m'admire point du tout. *Ecce Adam*, dit-il, *factus eſt tanquam vnus ex nobis*. Il a peine à ſupporter mes défauts, je lis ſouvent ma condamnation ſur ſon viſage; je reconnois en luy plus de vertu qu'en ſon maiſtre. ne croyez-vous pas aiſément qu'Epictète valoit mieux que celuy qu'il ſervoit? Mais ſachez que je

me fuis pris à rire, quand j'ay veu que le bastiment de M. Pépin & ma nonchalance me rendoyent louable auprès de vous. C'est dommage que vous n'avez veu aussi les carrosses qu'il m'a envoyez, vous me trouveriez bien honneste homme. Avec cela, je fais assez bonne chère; j'ay vn excellent vin de Moselle, j'ay un cheval turc; je marchande depuis quelques jours vn tableau d'Albert Durer, *per multas elegantium dominorum successiones Germaniæ notum*. Il y a toûjours beaucoup de gens devant ma porte, mais mes laquais ne sont point dorez: voilà qui gaste tout. Retranchez la moitié de vostre éloge; & si vous me voulez faire justice, supprimez-le tout entier; car je ne fais point d'effort sur mon esprit pour le délivrer de la tentation de voir croistre ce bastiment entre les mains des ouvriers; je laisse faire à Vitruve & à M. Le Muet. Nous sommes icy assez empêchez à construire le temple de la paix, qui est bien d'vne autre fabrique; les architectes ne conviennent pas encore de son plan, ni de ses mesures. C'est pour cet édifice que je me passionne, & certes, je voudrois le cimenter de mon sang, s'il estoit besoin. Que si j'estois assez heureux pour y asseoir vne seule pierre bien à propos, j'en aurois plus de joye que d'avoir basti Luxembourg, ou le Palais Royal. J'allois finir & commettre la mesme faute que vous, qui avez mis en apostille le plus beau sujet de vostre lettre. Vous direz, s'il vous plaist, à Madame de Montausier, que j'ay toûjours parfaitement estimé Mademoiselle de Rambouillet, & que j'ay toûjours creû qu'elle feroit vnique & sans

pareille, jusqu'à tant qu'elle s'est mise en estat de se faire des semblables; c'est à elle, sans doute, & à Madame la Marquise de Sablé, que je dois de fort bon cœur (moy qui n'ayme point à devoir, comme vous sçavez, depuis que je payay d'vn rondeau les deux mille francs de M de La Haye; car, tout de bon, il valoit mille écus entre deux amis), mais je m'engageray encore davantage avec de si honnestes personnes, s'il est besoin); c'est à elles que je suis redevable des graces que j'ay receues de Madame de Longueville Vous m'obligerez de leur en témoigner ma reconnoissance, & de les avertir confidemment, qu'elles ayent à lui dépescher vn courrier en Hollande, pour la haster vn peu de revenir icy; autrement, je vous jure que toute l'assemblée en fera rumeur, & qu'il n'y a pas vn député qui la veuille perdre de veue C'est de ce seul point qu'on est d'accord à Munster Sans mentir, cela est beau d'avoir forcé toutes les nations, tant de peuples ennemis & tant de religions differentes, à confesser vne mesme chose Je voudrois vous pouvoir faire la peinture des Espagnols & des Portugais, quand ils rencontrent cette princesse, ou qu'ils viennent au bal; ils sont fort plaisans, & fort incontinens, si leurs yeux ne sont grans menteurs Adieu, Monsieur, me voila quitte pour long-temps; & avouez que vous m'en devez de reste

A

A Munster, le 29 aoust 1646



LETTRE III (1)

De Munster le 6 décembre 1646

VOSTRE derniere lettre est trop obligeante, pour n'y faire pas reponce plus promptement que de coustume, & il y a trop de beautez pour ne vous pas rendre, au moins, quelque chose qui ne soit pas tout-à-fait désagréable. Et puis comment ne serois-je pas tenté d'entretenir correspondance avec vous, puis que ma manière d'écrire cause vne imposture qui m'est si avantageuse, & qu'on prend Sosias pour Mercure. Je n'eus jamais regret de n'estre pas Aristote, non plus que de ne pas estre ange, mais quand il est question de vostre génie, & de vostre esprit, ***inventum est aliquid quod Avauxius esse, quam quod erat, mallet.*** Celuy qui a trouvé tant de

(1) Voicy ce que Voiture escrivoit au comte d'Avaux à propos de cette lettre : « Pour vous dire sincerement ce que j'en pense, vous n'en auez iamais escrit vne si belle, ni qui fist mieux connoistre vostre force & vous l'avez bien senty quand sur la fin vous me pressez d'auouer que je vous en dois de reste. Que je meure si je n'ay honte d'y faire responce. » Lettre CLXXXVI.

reſſemblance d'vne de mes lettres, qu'il vid entre vos mains, à ces belles pieces qui en partent tous les jours, vous fit vn aſſez mauvais compliment, quoy qu'il vous ait donné ſujet de dire avec beaucoup de grace, que vous me mandiez cela pour me mortifier.

Et ſibi conſul
Ne placeat, curru ſervus portatur eodem

Monſieur de St-Romain s'écria à ce mot (il s'y connoiſt comme vous ſavez, & pour un Allemand, je vous aſſure qu'il a le gouſt délicat). Je voudrois que vous l'euſſiez ouy ſur ce que vous dites de la maiſon d'Opimius, il n'en eſt pas bien d'accord avec vous ni avec Cicéron meſme. Cela eſt hardy; mais il fonde ſon conſulat ſur le texte: *Si fortuna volet*, & maintient que Publicola n'eût jamais eſté Publicola, s'il n'eût fait abbatre ſa belle maiſon. Vous ſavez l'exclamation que fit cet autre, quand il vid ſon nom dans la liſte des proſcrits. Pour moy je n'attens nul avantage de ce coſté-là, que d'eſtre à couvert du ſoleil, & de la pluye. Et cependant, je vois icy avec plaiſir croiſtre en nos mains ce grand édifice de la paix.

Jam celſæ aſſurgunt turres, jam tecta, minæque
Murorum ingentes, æquandaque machina cœlo

Je vous entretiendrois plus amplement ſur cette matiere, & plus ayſément que ſur les ſujets que vous me préſentez; mais il faut ſuivre voſtre thème & voſtre

inclination Il faut vous demander pourquoi vous m'auertissez si soigneusement d'estre sur mes gardes Est-ce à cause de quelques paroles d'estime & de respect que je vous ay écrites, sur le sujet de nostre princesse? *Brachia & vultum teretesque suras*, seroit un peu trop dire, & *osculum ipsum integer laudo*. Tout beau s'il vous plaist, *osculum* est le diminutif de *os, oris*, ainsi que *vasculum, corculum* & autres semblables. Comme vous y allez! Mais vous dites que le commerce est dangereux avec vne personne si bien faite · comme si tant de disproportion, & les grands espaces qu'il y-a de tous costes, entre ces personnes-là, & nous autres bonnes gens d'vn siécle qui est passé il y-a quarante-six ans, ne me mettoyent pas à couvert. Croyez-moi, Monsieur, ma pauvreté nous défend; & vous savez que l'éloquence de Balzac ne fut pas d'impression sur l'esprit d'vn paysan Non, non, je n'ay point de peur

Cantabit vacuus coram latrone viator

Il seroit estrange que dans vne assemblée de paix, je n'eusse pas assez de la foy publique pour ma conservation, & qu'avec les passeports de l'Empereur, & du Roy d'Espagne, Munster ne fust pas vn lieu de sûreté pour moy. Ayez l'esprit en repos pour ce regard; je ne cours point de risque, vn arbrisseau ne fut jamais frappé de la foudre

Nec parvi frutices iram meruere Tonantis

Craignez, vous autres ambitieux, qui voulez brûler du feu du ciel; & que toute la cour tremble, quand Madame de Longueville fortira d'icy, comme la colombe de l'arche, pour aller annoncer aux hommes, que l'ire de Dieu fur eux eft appaifée. C'eft alors qu'il faut craindre

> Illius ante oculos mundumque videre jacentem,
> Atque vrbes ruere, atque altos fubfidere montes

Altos: voyez vous comme tout ce qui eft bas & petit, eft hors de péril. Et, à la vérité, je n'ay pas encore aperceû celuy dont vous me menacez. Je regarde pourtant; je ne m'arrache pas les yeux, & *hos quoque eruditos habemus*. Je voy de la beauté plus que je n'en vis jamais; & fi ay-je couru quatre royaumes & vn empire. Je voy tout ce qu'on peut voir enfemble de graces, & de charmes; & ce je ne fay quoy qui n'eft nulle part ailleurs, ce me femble, avec tant de majefté. *Video igne micantes fyderibus fimiles oculos, video ofcula, fed quæ eft vidiffe fatis.* J'admire avec vous, cette bonté, cette générofité, & ces aymables qualitéz, que nous louerons toujours à l'envy, & que nous ne louërons jamais affez; la jufteffe de cet efprit, fa force & fon étendue, me donne auffi de l'étonnement & me fait quelquefois rentrer en moymefme, avec dépit; car cela eft tout-à-fait extraordinaire, & trop audeffus de l'âge & du fexe. Neantmoins, toutes ces belles chofes ne gaftent pas mon imagination. Je confidère Madame de Longueville,

comme j'ai fait autrefois le soleil de Suède, qui ne brille & n'éblouït pas moins que celuy de la Guinée, mais qui ne brûle & ne noircit personne; il se contente d'éclairer des rochers, & de la glace, sans les vouloir rompre. Mais supposons que je fusse tout souffre, & tout salpestre, que je fusse enfin d'une maniere aussi combustible que vous, qui vous pleignez encore des maux de la jeunesse, à quelle étincelle, je vous prie, pourrois-je prendre feu? Vne personne si précieuse, qui est venue de deux cents lieues chercher vn vieil mary; qui a quitté la cour pour la Westphalie; qui est icy dans vne gayeté continuelle; qui fut ravie dernierement de voir vne comédie chez les Jésuites (mais à la vérité, c'estoit en bon latin); qui donne force audiances; qui s'entretient paisiblement avec M. Salvius, M. Vultejus, M. Lampadius, qui ne s'effraye plus d'vn gros Hollandois, qui la baise réglément deux fois par heure, en toutes les visites qu'il luy fait; qui reçoit agréablement à la fin de novembre, la première civilité d'vn autre ambassadeur qui lui conseille d'apprendre l'allemand, pour se divertir; qui, avec tout cela, prend de l'embonpoint à Munster, & a vn visage de satisfaction; qui partage ses heures entre les belles lectures & les audiances, qui avance la paix, autant par ses conseils que par ses prières; qui discouroit encore hier de Reservar, & de l'Autonomie; bref, qui n'a pas seulement en vn haut degré la vertu des femmes; qui en a beaucoup d'autres, *quas sexus habere fortior optaret*; & vous voulez

que sa conversation soit dangereuse? *I nunc, ingratis offerte irrise periclis, i, cœlum ipsum pete stultitiâ.* Je suis marry de vous donner cette nouvelle, à vous autres courtisans; mais en vérité, l'on passe fort bien le temps en vne absence; l'on ne songe point pour tout à votre vilain Paris. Si l'on en écrit autrement à vos bonnes amies, détrompez-les sur ma parole; & dites à Madame la marquise de Montausier, que l'on rit fort bien icy; qu'on y est enjoué, & qu'il n'y a point de jours en toute la semaine où l'on s'ennuye, si ce n'est vn peu le lundy, qui est le jour qu'on écrit en France. Nos divertissemens ont passé mesme jusqu'à ce point de choquer vne trouppe de comédiens qui s'estant formez depuis peu dans la maison, & n'ayant pas dutout si bien réussi que Bellerose, quelqu'vn d'eux jetta l'autre jour vne lettre à la porte de M. Esprit, par laquelle il se pleint de ses railleries, & y ajouste des injures & des menaces. Vous pouvez croire que ce bon personnage a oublié de signer; & ainsi son emportement est tant plus méprisé que l'auteur en est inconnu, & la cause assez ridicule. Moquez-vous en donc avec nous, & quand il faudra venir sur le sérieux, ne mettez plus Passerat, audessus de Balde, en matière de poesie, ni les dépêches du cardinal du Perron, audessus de celles du cardinal d'Ossat, en matieres d'affaires (1). Je ne vous saurois pardonner

(1) Voicy le passage de Voiture qui avoit donné lieu à ce petit avertissement. « Que ne vous contentez vous, de par Dieu, de faire de belles & bonnes depesches, comme celles du cardinal d'Ossat, ou si vous

vn si grand méconte, spécialement en ce qui touche mon métier; & je vous promets que pour bien conduire vne négociation, & pour la bien écrire, ce dernier est sans comparaison plus fort, & sur la manière duquel j'aymerois mieux me former, que sur celuy que vous me proposez pour exemple Je ne prononce pas si féverement sur l'autre question; je n'en sçay pas assez dans l'hypercritique; mais je me souviens bien que Monsieur Bourbon ne considéroit pas tant l'esprit de Passerat, que sa force, & son travail De vray les seuls titres de ses poemes où il entasse, en beaux termes à la vérité, tout ce que les anciens autheurs ont dit sur vn sujet, nous sont bien paroistre qu'il y a plus d huile, & de sueur à son fait, que d'invention, & d'imaginative Je ne fais point de doute qu'il ne fust plus sçavant que Balde, mais si l'invention, & l'entousiasme sont principalement le poete, celuy-cy le surpasse de beaucoup Je crois aussi que vous ne vous estes pas donne la peine de le lire; les vers d'vn Jésuite ne vous promettent pas des sujets fort enjoues,

juvenum curas & libera vina

Lisez neantmoins, je vous prie, l'ode 16 du livre v; la 26 du livre VIII; la 3 & 5 du IX Je vous dispense de tout le reste, pourveû que vous ne trouviez pas mau-

auez quelque ambit on plus grande, comme celles du cardinal du Perron sans vous aufer de ces autres-cy qui nous font enrager? » Lettre CLXXXXI

vais que j'aye passé les yeux dessus, & qu'il me soit permis quelquefois de quitter M. d'Ossat, *& ad dulces paulum secedere Musas.* Vous pouvez vous asseurer que la paix n'en sera pas retardée, & que, tout malheureux que je suis, j'ay sujet de rendre graces à Dieu, comme faisoit l'Empereur Antonin, de ce que j'ay fait peu de progrés en la rhétorique, & en la poësie, dont les délices m'auroyent, sans doute, débauché de tout autre employ, si je les eusse bien connues. Le temps que les autres donnent au jeu & à la chasse, j'ay droit, ce me semble, de le mettre à lire des vers, ou à vous faire deux fois l'an vn ramas de diverses pièces, puisque c'est le seul prix de vos belles lettres, & que mil écus de rente ne valent pas que vous écriviez deux fois de suite sans murmurer. Vrayment j'ay bien ma revanche à cette heure, l'on se pleint fort icy de vostre taciturnité; mais ce ne sont pas personnes d'importance, ce n'est que Madame de Longueville, cela ne vaut pas le parler. Tenez bon, & ne luy envoyez ni recommandations, ni lettres; elle vous a fait faire de grans complimens, ses amis ont eu ordre de soliciter vostre souvenir; elle leur a mandé plusieurs fois qu'ils ne luy laissassent rien perdre en l'amitié que vous luy avez promise; en fin elle vous a fait dire qu'elle n'estoit pas à l'épreuve d'vn si long mépris; & tout cela demeure sans retour. C'est peut-estre, comme vous dites, que le commerce est dangereux avec elle, & que vous prenez pour vous-mesme le conseil que vous me donnez. Mais la pauvre princesse ne s'en peut

consoler. Comment! dit-elle, Jean de With fait réponse à Konigsmarch, les rochers répondent aux hommes, la parole revient du fond des cavernes, & les bois les plus sourds, quand j'ay jetté mes cris, me les viennent redire. Là-dessus Monsieur son mary alla conter les civilités que l'Archiduc & luy se faisoyent, pendant qu'il commandoit l'armée du Roy en Allemagne; & cela vous fit grand tort, que sert-il d'en mentir? Je ne vous le pardonne pas moy-mesme qui vous ayme, & qui ne hais pas le silence, comme vous sçavez. Mais quel moyen de vous défendre en cette occasion! Quand vous seriez devenu tout philosophe & saturnien, & quand vous auriez perdu le sentiment & la vie; tout au moins, ma chère pierre, vous devriez parler, lorsque Madame de Longueville vous regarde, comme faisoit la statue de Memnon, lorsqu'elle étoit éclairée des rayons du soleil. Si vous continuëz, je ne doute point qu'on ne vous fasse icy vostre procès comme à vn muët; donnez-y ordre, si bon vous semble. Tout ce que je pus faire pour vous fut de payer de votre lettre à Monsieur le duc d'Anguien. Madame sa sœur la lut avec grand plaisir; & comme vn quart d'heure après, M. Esprit entra dans la chambre, elle fut fort aise d'avoir pretexte de la revoir, & se leva de sa place, pour approcher du lieu où l'on en faisoit la lecture. Ce n'est pas tout, elle envoya me la demander le lendemain, avec promesse de n'en faire prendre copie que pour elle seule, & pour demeurer parmi ses papiers. Je ne vous diray point l'estime

qu'elle en fit, cela paroift affez par l'hiftoire de ce qui s'eft paffé. Je me contenteray d'avouer, que c'eft vne des plus belles chofes du monde, de voir cette bouche remplie de vos louanges, & que votre nom n'habite nulle part fi magnifiquement. *Ipfa equidem cum toto illo fplendore quo circumfunditur, nunquam tamen fpeciofius emicat quam cum de te dicere ingreffa eft.* Mais ne vous attendez pas que je continue fur ce chapitre; il eft temps de jouer le rabaiffement de Guillon. O pauvre homme qui fentez encore : *Unam malarum quas amor curas habet* (1)! O le piteux fpectacle qu'vn amoureux de cinquante ans, qui noircit fes cheveux, & fa barbe, afin qu'une rieufe lui réponde : *Patri negavi jam tuo!* A peine que je ne vous dis en cet endroit toutes les injures que nos comiques mettent à la bouche d'vne femme qui furprend fon vieillard en debauche : *Vix teneor quin quæ te decent loquar, fenecta ætate vnguentatus per vias ignave incedis.* Tout de bon cela m'étonne & me choque, pour l'amour de vous. Dix luftres que vous confeffez & quelque olympiade qui court, devroyent vous avoir racheté il y a longtemps. *Curæ non ipfa in morte relinquunt.* Souvenez-

(1) « ... I'ay efte retenu par vne fafcheufe affaire, qui m'eft furvenue, & qui me tient en grand foin, & en alarme : non pas proprement vne affaire, mais

Vna malarum quas amor curas habet.

Ne vous en mocquez pas, Monfeigneur. Autant vous en pend devant les yeux. » — Voiture, lettre CLXXXVI.

vous, je vous prie, du reproche qu'on fit autrefois à vn honneste homme, *quod esset aliena etiam ætate mulierosus*. Je vous en ay averty il y a plus de vingt ans, quand je vous pressois de prendre vne charge & que vous vous en moquiez. Vous voyez à cette heure que vous aviez besoin d'vn employ qui vous obligeat de passer les nuits à la ruelle de votre propre lit, ou pour le moins de longs & pénibles voyages qui vous fissent envisager vne heure de repos & d'indolence pour vos plus grandes délices. *Otium tibi, catule, molestum est.* Vous pensez échapper à ma censure, en disant qu'il m'en pend autant devant les yeux. Mais ce qui leur est si présent & si admirable, me remplit tout de respect & de vénération, il n'y a pas place pour d'autres pensées, & il y a long-temps qu'ils sont accoutumez à ne faire passer dans mon cœur, que de l'aggrément pour les beaux objets. S'ils produisent quelque chose de plus dans le vostre, la taupe d'esprit doux est de meilleure condition que vous n'estes. C'est la partie que nous avons à garder, & à conduire plus soigneusement. *Primi in prælijs oculi vincuntur*, & je serois au desespoir, si on me venoit dire, M. Voiture se sert de lunettes, tant il a peur d'affranchir trois jours de vie qui lui restent. Mais il est bien temps de finir cette lettre, & de vous prier, Monsieur, tres-sérieusement qu'elle ne sorte point de vos mains. Vous m'avez fait grand plaisir de ne donner aucun extrait de la précédente, il m'importe encore plus que vous en fassiez autant de celle-cy.

LETTRE IX

De Munster, le 26 juillet 1647

OUY, Monsieur, vous le saurez; *manantia vita flumina præmoneo* (1), c'est vn advertissement qu'il ayt à éviter les fleuves Cela est bien clair Vous aurez veu, sans doute, la dernière ode du huitiesme livre, où il casse son lut de dépit *Jacuere centum fragmina terris* Vous savez qu'en l'endroit dont il est question, la muse luy reproche son insolence, & dit, qu'elle ne luy donnera pas vne autre guitarre, *nisi ad Galliæ legatum respexisset*, mais elle la luy preste seulement Et pour luy faire voir que ce n'est qu'en faveur d'vn tiers, elle prédit qu'il la perdra dans les eaux, *postquam encomia Galli consummant*, c'est ce que vous verrez accomply dans l'ode 28 du livre IX

Ne vous estonnez pas que je vous envoye si tard

(1) « Je n'ay jamais pû entendre *manantia vitæ flumina præmoneo* Je croy que c'est en la 3 du IX Je l'ay demandé à Monsieur de Bailleul, & à Monsieur d'Emery Par ma foy ils ne l'entendent pas eux-mesmes » — Voiture, lettre CLXXXVII

ce commentaire; voicy la premiere heure de bon temps, que j'ay eue depuis deux mois

Nostros Fortuna labores
Versat adhuc, casusque jubet nescire futuros.

Je suis ravy que vous estes satisfait de la maniere dont j'ay fait icy ma cour; vostre approbation, en cela, vaut beaucoup. Vous y adjoutez des éloges qui m'embarrassent, & je vous demande serieusement qu'ils soyent bannis pour jamais, *occaluimus pridem ad ista*, mais sçavez-vous par où je suis encore tout tendre & ouvert? C'est quand vous me récitez les bontez que Madame de Longueville a pour moy, c'est quand vous me parlez d'une Mademoiselle de Verpilliere qui se jette à vostre cou,

Te tenet, absentes alios suspirat amores,

d'une Mademoiselle Louise, qui vous fait tant d'amitiez, à la mémoire de Munster. Tout cela a été receu avec une joye & crédulité merveilleuse, j'en estois mesme persuadé, avant que d'avoir receu vostre lettre. Voyez vn peu la confiance d'vn Alleman! Je vous conjure de leur dire: qu'elles sont toujours présentes à Munster & qu'il n'y a que M. de St-Romain, qui n'en est pas d'accord, c'est pour cela que nous avons esté brouillez. Sur tout, je vous demande vn grand compliment à Madame, qui soit bien ajusté à sa raison, & à tous mes sentimens. Quelque bon impri-

meur que vous vous disiez, je vous averus que j'y perdray; & si j'assemblois moy-mesme les caractères, je ne pourrois pas bien marquer tout ce que j'ay de respect & d'intéressement pour elle. Aussi n'est-il pas besoin de mettre tout en lumière,

Pars adaperta fuit, pars altera clausa fenestræ

C'est ainsi que vous parlerez s'il vous plaist, & afin que vous ayez quelque chose à dire: Vossignoria ha da sapere che all'ambasciator di Mantoua, viene imposto con l'ultime lettere, di mettere le cose sue all'ordine, per partirsi alla volta di Parigi, fra tre settimane. Meglio la signora duchessa di Mantoua, altro non brama che l'adempimento del già proposto parentado, la cui conclusione (per quanto ho potuto subodorare) pare si rimetta a quest'inverno, cioè all'esito non solamente della campagna, ma pur della tutela, che finisce per tutto ottobre. E se non vi piacerà prestarmi quella fede, che la mia verace penna merita, chiamerò in testimonio, ed il cielo e la terra. State sano, e certo che non sarà discara così fatta relazione a S. A. Serenissima mia signora padrona colendissima, la signora duchessa di Longavilla, *que Dios guarde*. Supplicatela riverentemente per parte mia, di non far palese a chi esser si voglia, che si riflette al sopra accennato concorso di quei tempi, che termineranno insieme la minorità del principe, e li avvenimenti della campagna.

LETTRES FRANÇOISES DE BALZAC A VOITURE



II

LETTRES DE BALZAC A VOITURE

LETTRE I

A Monsieur de Voiture

Monsieur,

BIEN que la moitié de la France nous sépare l'vn de l'autre, vous estes aussi présent à mon esprit que les objets qui touchent mes yeux, & vous avez part à toutes mes pensées & à tous mes songes. Les rivières, les campagnes & les villes ont beau s'opposer à mon contentement, elles ne sçauroient m'empescher de m'entretenir de vous avec ma mémoire, & de regouster les bonnes choses que vous m'avez dites, jusqu'à ce qu'il me soit permis de vous aller encore escouter. En deussiez vous faire le vain,

il faut que je vous advoue que je ne conçoy plus rien de grand ni de relevé que des femences que vous avez jettées en mon âme, & que vostre compagnie, qui me fut d'abord tres-agréable, m'est devenue entierement nécessaire. Vous pouvez donc croire que ce n'est pas volontairement que je vous laisse si long-temps entre les mains de vostre maistresse, & que je souffre qu'elle jouisse de mon bien sans m'en rendre compte. Tous les momens qu'elle vous oblige de luy donner, sont autant d'vsurpations qu'elle fait sur moy; tout ce que vous luy dites à l'oreille, sont des secrets que vous me cachez, & avoir vostre conversation en mon absence, c'est s'enrichir de mes pertes. Il n'y a point d'apparence pourtant de vouloir mal à vne si belle rivale, de ce que vous estes tous deux heureux, ni que je fasse mon affliction de vostre commun contentement. Pourveu que je trouve à mon arrivée que quatre mois ne m'ont pas effacé de vostre esprit, & que l'amour y laisse quelque place à l'amitié, j'auray toujours pour moy le temps qui se passera à attendre l'heure d'vne assignation, & vous viendrez m'aider quelquefois à me consoler du malheur du siecle, & de l'injustice des hommes. Cependant au lieu où je suis, comme je n'ay que de petites joyes, je n'ay pas aussi de grands desplaisirs. Je suis éloigné en pareil degré de la desfaveur & de la bonne fortune, & cette déesse inconstante, qui est toujours occupée à ruiner les villes & les Estats, n'a pas loisir de venir faire du mal au village. J'y voy des bergeres qui ne sçavent

dire que ouy & non, & qui sont trop grossières pour estre trompées par vn habile homme. Mais pour le moins le fard leur est aussi peu conneu que l'éloquence, & à cause que je suis leur maistre, elles souffriroient que je leur monstrasse, si je voulois, qu'il n'y a pas loin de la puissance à la tyrannie. Au lieu des bons mots, & des belles paroles de vos dames il sort de leur bouche vne haleine pure & innocente, qui se mesle parmi leurs baisers, & leur donne vn goust que vous ne trouvez point à ceux de la cour. Je mets tousjours hors de comparaison la reyne que vous servez, & pour penser rien qui soit à la diminution de sa gloire, & ne croire pas que vous choisissiez mieux que je ne rencontre, je fais trop particulière profession de m'arrester à vostre jugement, & d'estre,

Monsieur,

Vostre, &c.

Le vij octobre MDCXXV



LETTRE II

A Monsieur de Voiture

Monsieur,

SI je ne me reposois sur vostre bonté, je prendrois plus de soin à me conserver en vos bonnes grâces, & il ne parroit point de courner d'icy qui ne vous persecutast de quelqu'vne de mes lettres. Mais sachant que vous n'exigez pas à la rigueur ce qui vous est deû, & que vous ne voulez point que je prenne de peine à vous en donner, j'ai creû que je pouvois estre négligent sans vous offenser, & qu'ayant sur moy vne puissance absoluë, vous en vseriez avec la modération des bons souverains. Encore à présent je continuerois à suivre mon inclination, qui trouve des délices dans la paresse, si je ne jugeois nécessaire de vous advertir que je suis au monde, afin que vous ne pensiez pas avoir perdu les faveurs & les courtoisies que vous m'avez faites. J'eusse bien voulu vous pouvoir aimer toute ma vie, sans aucune sorte d'interest ni de considération tempo-

relle Neantmoins je ne suis pas fasché de donner de l'honneur à mon ami, fournissant de matiere à sa vertu Je confesse que ce soit vous qui teniez la partie supérieure en nostre amitié, je veux dire le bien faire; & me contente de la moins noble & de la plus basse, qui est la reconnoissance. Elle est en mon âme, Monsieur, telle que vous la pouvez désirer d'vn homme fort sensible & fort obligé Mais quand il n'y auroit aucune attache de vous à moy, & que sans ingratitude, je pourrois ne vous pas aimer, je vous supplie de croire que la connoissance que j'ay de vostre mérite ne me laisseroit point cette liberté, & que le respect naturel que nous devons aux choses qui sont plus parfaites que les autres m'obligeroit tousjours de vous honorer infiniment, & d'estre comme je suis de toute mon ame,

Monsieur,

Vostre, &c

A Balzac, le xv juillet MDCXXX

LETTRE III

A Monsieur de Voiture

Monsieur,

VOUS soyez le bien revenu de Flandre, d'Angleterre & d'Espagne. Je ne me resjouïs pas seulement de vostre retour, je me deslasse de vos voyages. Car si vous ne le sçavez pas mon esprit les a faits avec vous, & vous n'avez point passé la mer que je n'aye esté proche du naufrage. Ceux qui sçavent aimer ne blasmeront point la nouveauté de ce compliment. J'ay eu ma part de tous vos accez de fiévre; j'ay beû de toutes vos médecines; je vous ay accompagné en toutes vos advantures estranges. C'est donc avec beaucoup de raisons, que je vous remercie de ce que vous mettez mon amitié en repos, & qu'en terminant vos courses vous finissez mes inquietudes. Il vaut mieux, Monsieur, estre personne privée en pays chrestien, ou l'on connoist la franchise & la courtoisie, que d'estre ambassadeur chez les Marranes, où l on ne connoist ni la foy, ni le droit des

gens : & ſi les Iuifs ont dit que les ſepulchres de Iudée eſtoient plus beaux que les palais de Babylone, diſons hardiment que la boüe de Paris eſt meilleure que le marbre de Madrid. Il eſt plus honneſte d'adorer M. le Cardinal, que d'oſter ſeulement le chapeau au preſident Roſe & au Marquis d'Aytone : & ce nous euſt eſté vne nouvelle auſſi honteuſe que funeſte, ſi nous euſſions leû dans les gazettes ces triſtes paroles : *Vn fils de France* ſe trouve au lever du Roy d'Eſpagne,

atque ib magnus,
Miranduſque cliens ſedet ad prætoria regis
Donec heſperno libeat vigilare tyranno

Graces a Dieu, la face des choſes eſt changée, & la liberté d'vn grand prince n'a couſté que la vie d'vn bon cheval. Ce ſera à noſtre premiere veue que vous me conterez toutes vos fortunes paſſées, & je vous porteray en revanche des nouvelles du deſert, que nous deſplerons dans la chambre de Monſieur de Chaudebonne. Mais eſt-il vray qu'il en face encore eſtat, & que je ſois encore en ſes bonnes graces ? Pour le moins il eſt bien vray qu'il ne ſçauroit aimer perſonne qui l'honore plus parfaitement que moy, & qui ait vne plus haute opinion de la beauté & de la nobleſſe de ſon ame. Il eſt tousjours vn des chers objets de mon ſouvenir, & je le prens tousjours pour vn de ces parfaits chevaliers, qui ne ſe trouvent plus que dans l'hiſtoire de France. I'aurois grand beſoin d'avoir vn tel exemple devant les yeux, pour exciter la

langueur de ce que je sens en mon devoir, & pour me picquer de l'amour de la vertu. Les moindres de ses paroles m'eslevent & m'agrandissent l'esprit: le seul son de sa voix m'anime & me fortifie, & je ne doute point que je ne valusse plus de la moitié que je ne vaux, si je pouvois le voir vne fois le mois, & faire le tiers en vos belles conferences. Mais c'est vn bien qui vous est present & dont je suis éloigné, quoyque j'aye dessein de m'en rapprocher. Vous le possedez à vostre aise, & n'en laissez aux autres que le desir & la jalousie. Ie serois jaloux en effet, si je ne vous aimois plus que moy-mesme, & si vous ayant mille obligations, je ne devois pour le moins les reconnoistre par le consentement que j'apporte à vostre bonne fortune. Soyez donc heureux, Monsieur, & croyez que je ne m'y opposeray jamais, puisque je prefereray tousjours vos contentemens aux miens, & seray toute ma vie

Vostre, &c.

A Balzac, le 10 novembre MDCXXXIV.



LETTRE IV.

A Monſieur de Voiture, conſeiller du Roy en ſes conſeils, maiſtre d'hoſtel ordinaire de Sa Majeſté

Monſieur,

JE n'ay garde de vous eſcrire vne lettre : ie ſuis trop religieux obſervateur de noſtre couſtume, & crains trop de donner de la peine a voſtre civilité. Elle vous obligeroit, peut-eſtre, à vne autre lettre ; & ce billet ne vous demande qu'vne marque ſans eſcriture ; que la ſeule impreſſion de voſtre cachet, *ut neſcio quæ agreſtis Muſa tuto adeat noſtrum illum illuſtriſſimum*,

Qui regum ſolet adverſos componere motus,
Qui Gallum atque Aquilam conciliare poteſt,
Et Marti dare vincla, & terris pellere diras,
Et ſanctum optatæ condere pacis opus.

Si vous n'eſtes très-aſſeuré que je vous aime, que je vous honore, que je vous eſtime infiniment, vous eſtes très-mal informé de ce qui ſe paſſe dans mon

cœur, & voſtre eſprit familier ne vous rend pas fidele compte des choſes que l'on dit à cent lieues de vous

Eſto mihi tu Sol teſtis, tu Dea Carentia,
Vos Nymphæ, num me veneres laudare pudeat
Victuri, vrbanoſque ſales, artemque placendi,
Audiſſis, ſolidumque altis in rebus acumen,
Et bona vera animi, cum, me dicente, vel ipſe
Coſtardus ſiluit, facundior ille nepote
Atlantis licet, & Victuri maxima cura,
Coſtardus, &c.

FRAGMENT DE BALZAC SUR LE SONNET D'URANIE

PARLONS encore des deux fonnets. Celuy d'Uranie fut trouvé beau dez le jour de fa naiffance, & de ce jour-là jufqu'à celuy-ci, il n'y a guères moins de vingt-quatre ans. J'en parle comme ayant efté la fage-femme de ce bel enfant, & l'ayant receu en venant au monde. Uranie ne le vit qu'après moy, & tout chaud qu'il eftoit, immédiatement après fa production, je le portay au bon-homme Monfieur de Malherbe.

A dire le vray, il en fut furpris. Il s'eftonna qu'vn aventurier (ce font fes propres termes) qui n'avoit point efté nourri fous fa difcipline, qui n'avoit point pris attache ni ordre de luy, euft fait fi grand progrès dans vn païs, dont il difoit qu'il avoit la clef. Pour moy, je fuivis ma couftume, & m'intereffay avec chaleur, en ce qui regardoit la gloire de mon amy. Je louay fon nouveau-né fans exception & fans réferve : il me plût depuis la tefte jufques aux pieds . . .

BALZACII EPISTOLAE LATINAE



III

BALZACII EPISTOLAE LATINAE

Ioannes Ludovicus Balzacius Vincenti Victuro

S P D

HISTORIAM rerum mearum, varie nec ab vno auctore conſcriptam, perveniſſe ad vos non miror, præſtantiſſime Victure Miror tantam, vbi minime decuit, animorum converſionem factam eſſe, vt qui me ferebat in oculis, & ſumma putabat dignum gratia, jam vt fulguritum averſetur, propriique ipſum judicii pœniteat. Hic certe, vt de nullius ſcelere & perfidia queror, ita poſſum multorum ſtudia erga me & officia deſiderare Sola quippe mihi adeſt conſcientia innoxiæ vitæ, vnuſque & alter, quem non novi, infirmiſſimus defenſor, ſolatia magis litis quam virium auxilia Nam neceſſarius olim

meis vtor, quidem non iniquis, spectatoribus, sed, ne verum dissimulem, spectatoribus tantum, & qui bonæ caussæ potius faveant, quam periclitantem amicum juvent. Hostis interim ventosissimus, tanquam re bene gesta, quotidiana ovatione accipitur a suis, & cum populo placuisse sibi visus sit, nonnullosque collegent plausus multitudinis imperitæ, ingenio putat deberi quod maledicentiæ debetur. Lege, si tanti est, superbas nugas, & importunam hominis loquacitatem propius inspice; fareberis famam illam, quam sibi tam malis artibus comparavit, non præmium sed furtum esse, scriptaque mea impunius longe accepta ab eo, quam semesas illas dapes a diris & obscœnis avibus, quæ contactu immundo fœdabant omnia, & nunc quoque apud Maronem mensas diripiunt pijssimi principis. Sancta fides, & Ius publicum vbinam gentium habitatis? Ea est, Victure, adulteræ, vt sic dicam, manus audacia, vt & spuria pro legitimis sæpius obtrudat, & suos plerumque fœtus, aut a me alienissimos supponat mihi. Ita ruina germanæ & ingenuæ scripturæ, optimisque verbis corruptis & pessimis substitutis, mentem meam, etiam dum nondum eam gladiatorio stylo aggreditur, jam fraudibus & dolis suis profligavit. Adde quot plaustra conviciorum in me indignissime effundat; quot aculeos virulentæ scurrilitatis in conjunctissimum mihi quemque conjiciat; quot inhonestis vocibus, & mutuo a fornice desumptis, aspergat nomen & existimationem meam! Hostis sane non erat, quicum in arena descenderem,

& plagas a male ſano inflictas, ſocratica patientia concoxiſſem; niſi me viri dignitate & ſapientia præſtantes, ejuſdem ſervandæ exiſtimationis meæ, commonefeciſſent, cenſuiſſentque non ingenioſam quoque ſatyram altius vulgi animum penetrare, quam vt ſolo contemptu crimina dilui poſſent quæ in me confingit. Reſcribo igitur, ne quis ſilentium in conſcientiam vertat, ſed civiliter & more majorum reſcribo. Cumque vellet nonnemo, vt in eum cujus immanitate violatus ſum, aliquanto aſperius inveherer, agam moderate, invita ipſa materia & reclamantibus hominibus, meæque potius naturæ ſerviam, quam alienæ voluptati. Dicam ea, non quæ ille audire debeat, ſed quæ dicere ego debeam, potioremque rationem mei tuendi, quam illius invadendi habebo. Cum autem quæ facimus, ea optimo cuique probata eſſe velimus; magni æſtimo ſcire quid ſentias tu, vir optime & dicendi peritiſſime, cujus enim re integra conſilium exquirere maxime expediebat, ejus inœpta, judicium noſſe, plurimum etiam juvabit. Vale.



Ioannes Ludovicus Balzacius Vincentii Victuro

S. P. D.

Semperne h floritas, Vincens, peccare docentes,
Præ manibus, vetitamque Artem Nafonis habebis?
Solofne idalio natos fub fidere vates,
Vates effe putas, & nominis hujus honorem
Promeritos? folme aras facrabis Amori?
Vtque tuas jam delicias & gaudia dicam,
Vel potius præfens ftudium, dignofque labores,
Affiduufne leges ignavi fcripta Tibulli,
Nilque voles præter mollem didiciffe Petrarcham?
Sat Nemefi, Lauræque datum.

Quid enim eft, per Deum immortalem, fic enim exclamare liceat, in illo beato, vt vos vocatis, Veneris regno? Quid habet poefis veftra amatoria, leporum, fuavitatum? Quid mellis & nectaris etiam habet, quod comparari debeat cum acerbitate & ferocia virgunculæ chriftianæ, de qua nobis mirabilia narrabat eloquentiffimus Godellus? Romano principi, impotente amore illam depereunti, & modo juffa adhibenti, modo preces, modo agenti fuperbe & regie, modo abjecte & ferviliter; modo pollicenti fummæ poteftatis focietatem, modo intentanti vltimum fupplicium, ita refpondiffe credibile eft

Ne tu durum animum molli corrumpere vita,
Illecebrisque aulæ, atque ipsius munere sceptri,
Aut emissarum speres terrore ferarum,
Carnificumque metu: perdis, vanissime, perdis
Blanditiasque, irasque tuas, & quicquid Averno est
Sævitiæque, dolique. Vt tota nil agis arte,
Nil, quas vous habes, totus viribus orbis?
Audi iterum, firmamque in cladibus aspice mentem,
Non tua me promissa movent, frustraque minaris
Est at unus mihi contemptor lucisque, tuique,
Ridet & insanos turbati pectoris æstus
Regna tuis meliora, audax, per vulnera quæro,
Admovisque puellam imbellem illudere flammis
Et juvat & dulce est, vitamque impendere Christo
Ille habeat nostros, contempto Cæsare, amores

Mihi quidem videtur ita respondisse fortissima puella, & magnanimum suum contemptum opposuisse toti Romano Imperio, secundæ pariter & adversæ fortunæ Sed priusquam in illa animosa verba erumperet, id nempe ardentissimis votis Deum optimum maximum rogaverat, vt periclitanti pudicitiæ opem ferret, conservaret sibi eum animum, quem dederat ad eam diem; auferret denique a se atque corrumperet, si quid erat pulchritudinis, cujus gratia perverse amabatur I nunc, Vincens Victure, locorum, leporum, elegantiarum pater, & aliquid, si potes, elegantius quære in romanensibus tuis libris, in illis historiis, peccare & insanire docentibus Vale

DVNCANI CERISANTIS VERSVS



IV

DVNCANI CERISANTIS VERSVS

Ad Vincentem Victuram (1)

Amice, cui me sicut antea juvat
Pulvere vel cyprio
Comam nitentem pectere,
Vel quas Britannus texuit subtiliter
Mille modis varias
Iactare ventis taenias,
Vel quam peruxit Frangipanes ipsemet (2)
Pelle, manum gracilem
Coram puellis promere,
Vel delibuto roribus jasmineis
Mungere luteolo

(1) Inter Balzacii litteras, hos reperi versiculos Cerisantis, Gothorum legati, Victuro & Balzacio coniunctissimi. A. R.

(2) « Je ne vous sçaurois dire, Monsieur, combien j'ay eu de plaisir de voir l'huile de Iasmin, les gans de Frangipane, & les rubans d'Angleterre, dans des vers Latins. » Victuri Epist. CXX.

Nares licet non humidas
Hæc me beatum detinebant omnia,
Cum leviter furerem
Iam Corcyrilla, jam Chloë
Nunc militaris me cupido gloriæ,
Ingeniumque ferox,
Acerbus & mentis dolor (1),
Traxere mundi sub latus, quo candidum
Nec Venus alma pedem,
Nec intulerunt Gratiæ
Nunc est bibendum cum viris pugnacibus,
Quos, nisi te patera
Spumante totum proluas,
Statim frementes videris, nec desinunt
Iurgia, dum cyathos
Effusus mœstet cruor
Nunc est bibendum, nunc decet roclu gravi
Tingere cum dapibus
Mixto pavimentum mero

MARCVS DVNCANVS CERISANTES

(1) « Expliquez-moy, je vous supplie, ce que veut dire ce *mentis & acerbus dolor* Je vous jure, que cela me met en peine » Victum Epist CXX.

LETTRE INÉDITE DE BALZAC
A M. DU MOULIN



V

LETTRE INÉDITE DE BALZAC

A Monsieur du Moulin (1).

Monsieur,

LES nouvelles marques que vous m'aves données de vôtre amitié, me sont extrêmement chères, & M. Conrart vous peut assurer qu'il n'est point de perte qui me fust plus sensible que celle d'un ami de vôtre mérite. Il sçait à quel point je vous honore, & qu'vn petit mot n'est point capable de me faire changer d'inclination (2).

(1) L'edition in-folio de 1665 ne contient que deux lettres a Monsieur du Moulin, celle que je publie icy est inedite.

(2) M. du Moulin, ministre calviniste, estoit extrémement attaché à son party, & M. de Balzac estoit catholique ardent, de là naissoient des disputes frequentes, mais qui iamais ne portèrent atteinte à leurs mutuelles & constantes sympathies.

J'ay l'esprit si peu querelleux, qu'il s'est fait des livres contre moi, que je n'ay point leus de peur d'estre obligé de les réfuter. Plusieurs satires sont mortes par mon silence, que j'eusse fait vivre par mes réponses, & je n'ay point désiré vne victoire qui ne finit point la guerre. Ayant vescu de cette sorte avec des ennemis déclarés, & qui me persécutoient à outrance, je n'aurois garde aujourd'hui, Monsieur, d'estre de plus mauvaise humeur avec vous, qui me témoignes tant d'affection, & d'ailleurs qui m'aves touché si légérement, que je ne m'en appercevois pas, si vous ne m'en eussiez vous mesme averti. Je vous confesse franchement qne je ne suis point docteur; aussi je n'en prens point la qualité, ni ne me mesle de dogmatiser, & il me suffit d'adorer les mystères, que je laisse découvrir à de plus hardis que moi. Ce n'est donc point m'offenser, que de me reprocher l'ignorance de ce que je fais profession de ne pas sçavoir, & vn particulier ne doit pas recevoir à injure quand on ne l'appelle pas magistrat. Je vous ay déjà fait là-dessus ma déclaration & vous la verres imprimée dans le recueil, que M. Conrart me fera la faveur de vous envoyer. C'est mon destin (bon ou mauvais, je m'en rapporte à l'opinion d'autrui), mais quoi qu'il en soit, c'est mon destin, de ne pouvoir rien écrire, qui ne soit public. Il y a des imprimeurs si vigilans, & qui trouvent de mes amis si faciles, qu'il m'est impossible d'avoir de secret, & on guette toutes mes paroles pour me les ravir, si tost qu'elles sont sorties de

ma chambre. Je ne sçaurois pourtant estre fâché de cette dernière impression, puisqu'elle témoignera de nouveau à toute la France l'estime que je fais de votre doctrine, & à vous, Monsieur, le desir que j'ay de me conserver vos bonnes graces, avec la qualité

De votre très humble & très affectionné serviteur

BALZAC

A Balzac, le 20 septembre 1647



FRAGMENT SUR CHRISTINE DE BOURBON
DUCHESSE DE SAVOIE

VI

FRAGMENT SUR CHRISTINE DE BOURBON

DUCHESSE DE SAVOYE (1)

CHRISTINE vesquit en l'opinion de tous en toute candeur de pudicité, jusques en l'an 1627, quand elle commença de donner quelque soupçon de faire bréche en son honneur; de quoy le duc estant averty, luy-mesme en donna information au prince son fils ... Elle s'amouracha d'vn sien serviteur nommé Pomeuse, & en l'an 1629, elle accoucha d'vne fille, qui maintenant est femme du prince Maurice de Savoye, & que l'on croit fille de ce Pomeuse, lequel fut chassé de Piémont, à coups de baston, en la mesme année ...

(1) Christine de Bourbon, deuxieme fille de Henry IV, épousa en 1619 l'heritier presomptif du throsne de Savoye. Tout ce fragment est tiré des manuscrits de Conrart. Ed. in-fol., t. XI, p. 581.

Au mois de juin 1630, Charles-Emanuel mourut à Savighan. Voilà donc Victor-Amé & Christine sa femme devenus duc & duchesse de Savoye, & en la mort de Charles, vn œil moins sur les actions de Madame, qui alors accoucha d'vn fils nommé François-Hyacinthe. . . On crut qu'il étoit fils d'vn nomme St-Michel; & il y en a qui disent, que la fille qui est mariée, est aussi fille du dict St-Michel, qui avoit esté son page. Vers le mois d'aoust Madame . . . se retira à Cherasco. On dit que là commencérent les amours entre Christine & le comte Philippe d'Aglié. . . Cela continua jusques en l'an 1635, que tout fut découvert. . . On dit que Madame accoucha d'vne fille, vn peu aprés la mort de son mary, laquelle est nourrie en secret. Et au commencement de l'an 1639, elle estoit grosse d'environ deux mois, & par des injections & d'autres artifices, on empescha que le fruit ne vinst à maturité; mais il en est venu à Madame vne fistule à l'œil dont elle ne guerira jamais. L'an 1640, que Madame estoit en Savoye, elle fut à Grenoble pour voir le Roy son frère, où l'on luy presenta vn barbier, nommé Surville. . . Il fut deux ans son mignon, le comte Philippe commençoit alors à vieillir. . . Après lesquels entra en faveur le comte Janna. . . Il a maintenant plus de vingt mille escus de revenu. . . mais hors de la qualité de mignon depuis trois ans. Car alors, y entra en sa place vn jeune garçon qui a esté page du comte Philippe. . . C'est à ces gens-là ministres

& maquereaux, que va toute la ſubſtance de la couronne de Savoye. Et pour vous parler en général des actions de Madame, je veux dire en deux mots qu'il ne vit aujourd'huy ſur la face de la terre, pas vne femme plus tyrannique, plus débauchée en toutes ſortes de lubricitez, &c.

PIECES CONCERNANT FOUQUET



VII

PIECES CONCERNANT FOVQVET

Lettre de l'abbé de Beʃlebat à Monʃieur Fouquet



AY trouué voſtre fait aujourd'huy ; je ſçay vne fille belle, & jolie, & de bon lieu, j'eſperre que vous l'aurez pour trois cens piſtolles



Lettre de Madame Scarron a Monsieur Fouquet

IE hay le peché; mais je hay encorres dauantage la pauureté, j'ay receu vos dix mil écus, si vous voulez encorre en apporter dix mille dans deux jours, je verray ce que j'auray à faire, je ne vous deffens pas d'esperrer.



Lettre d'vne inconnue à Monsieur Fouquet

JUSQUES icy, j'estois si bien persuadée de mes forces, que j'aurois deffié toute la terre, mais j'auoue que la derniere conversation que j'ay eue auec vous, m'a charmée. J'ay trouué dans vostre entretien mille douceurs, à quoy je ne m'estois point attendue. Enfin si je vous rencontre jamais seul, je ne sçay pas ce qui en arriuera.

MADRIGAL (1)

Il faut pendre Fouquet, j'en demeure d'accord,
Il a trop abusé, Sire, de vos finances ;
Mais, si l'on pend tous ceux qui méritent la mort,
Il va bien couster en potences.
Cependant tous les fonds sont déja destinez,
Et quand le charpentier en aura fait l'avance,
Sire, si vous ne l'ordonnez,
Colbert ne passera jamais cette dépence.

(1) Ces vers, qui sont sans doute de Benserade, se trouvent meslés à d'autres poësies de luy, au t. IX, in-fol., des papiers de Conrart.

LETTRES DE MADAME DE MAURE

ET DE MADAME DE MONTAUSIER



VIII

LETTRES DE MADAME DE MAVRE
ET
DE MADAME DE MONTAVSIER

De Madame la marquise de Montausier à Madame la comtesse de Moure

D'Angoulesme, le 12 juillet 1659

JE vous demande pardon, ma chère fœur, si vostre aventure m'a fait rire huit jours durant; car de fonger qu'après avoir pris toutes vos précautions, vous trouvez Madame de Vilars au premier pas que vous faites dans le monde, & en fuite cette affaire-cy; cela montre que la sagesse humaine est souvent confondue par la fortune. Mais tout de bon, je fuis ravie que cette entreveuë se soit faite, & de si bonne grace. Je croy que cela estoit nécessaire. M. de Montausier & moy avons trouvé vostre lettre comme toutes celles que vous

avez accouſtumé d'écrire, je vous aſſeure que perſonne ne l'a veuë que nous. Si j'avois eu un momenr de repos, je me ferois bien donné l'honneur de vous écrire plus-toſt, mais ſix jours après eſtre arrivée icy, où nous avons eû toute la province à recevoir, nous ſommes retournez voir M. le Cardinal, qui a paſſé à cinq lieuës d'icy. Il a falu aſſembler toute la nobleſſe, pour ſa réception, & ſe tourmenter furieuſement par le plus grand chaud du monde, de ſorte que je croy, auſſi bien que Mademoiſelle de Vandy, que je ſuis bien plus forte que je ne penſe ; car je me porte fort bien de tout ce tracas. Je ne vous pourray apprendre apparemment, que les nouvelles que vous ſavez déjà, que Dom Louis ſera le 25 à Irun ; que M. le Cardinal & luy ſe verront dans vn couvent de Minimes, qui eſt entre ce lieu-là, & St-Jean-de-Lus, mais pourtant ſur les terres de France ; que les nieces demeureront à la Rochelle ; & que Mademoiſelle Marie eſt auſſi triſte, pour le moins, que le Roy. Adieu, ma chère ſœur, donnez-moy, je vous ſupplie, quelquefois de vos nouvelles, & me croyez avec toute la paſſion imaginable,

Voſtre très humble & très obéiſſante ſervante

JULIE DANGENNES

M. de Montauſier & ma fille vous aſſurent de leurs obeïſſances. Nous vous demandons tous, de faire nos complimens à M. le Comte de Maure, s'il eſt à Paris



De Madame la comtesse de Maure à Monsieur de Lyonne

Du novembre 1659

Monsieur,

Je me trouvois déja assez obligée à vous rendre graces de toute la peine que nous vous avons donnée ma niéce & moy; mais les sentimens que vous avez eu la bonté de me témoigner, sur le peu de succés qu'a eu nostre affaire, me donnent vn nouveau sujet de vous faire de trés humbles remercimens. En vérité, Monsieur, je suis si persuadée qu'on ne peut avoir l'âme noble comme vous l'avez, & n'estre pas vn peu touché du malheur que nous avons eu dans vne cause si juste, qu'encore que nous n'ayons jamais eu le bonheur, ni ma niéce, ni moy, de vous rendre aucun service, je n'ay nulle peine à croire que vous avez tous les sentimens que vous me faites la grace de me témoigner Mais pour cette faute que vous me marquez encore d'avoir parlé trop tard, vous voulez bien que je vous die, que je n'y sautois avoir de regret, ne me pouvant persuader que j'aye à me prendre à autre chose qu'à la malignité de mon étoile, qu'il a falu qui

ait surmonté la bonne volonté de M le Chancelier & vos soins, aussi bien que la bonne cause. Je croy certainement que si mon interest ne se fût pas trouvé joint à celuy de ma niéce elle auroit esté plus heureuse. Mais cette mesme étoile m'ayant fait en ma vie des maux incomparablement plus grans que celuy-là, je ne m'en veux pas plaindre davantage, & je puis dire, que ce qui ne touche que l'interest, ne me demeure pas long-temps sur le cœur. Je ne say pourtant, si je ne fais point vne faute de parler de cela comme d'vne chose tout-à-fait perduë, voyant que M le Chancelier veut que nous espérions encore, & que vous avez aussi la bonté de m'y exhorter. J'ay assurément, Monsieur, toute la confiance que je dois avoir en ses paroles, & aux vostres; mais il avoit déjà falu que je fisse quelque effort sur mon naturel, pour pouvoir espérer, & l'on n'est pas, ce me semble, a cette heure, en si forts termes à beaucoup près, que l'on estoit. Je ne laisse pas de souhaiter passionnément que cela passe encore par vos mains; & si je pouvois, cependant, avoir le bonheur de me faire vn peu connoistre à vous, j'espérerois de pouvoir ajouter quelque chose aux bonnes dispositions qui vous ont fait agir si civilement, puisque vous verriez que j'ay vne âme fort capable de reconnoissance, & que j'ay le plus grand desir du monde de rencontrer les occasions de vous témoigner combien je suis,

Monsieur,

Vostre, &c

M. le Comte de Maure, Monsieur, prend la part qu'il doit à l'obligation que nous vous avons, ma niece & moy, il vous supplie de le croire vostre tres humble serviteur, & encore que ma niece ne forte guère plus qu'vne religieuse, je vous la meneray aussitost que vous ferez icy. Elle vous supplie, cependant, de croire qu'elle a le mesme ressentiment que moy, & qu'elle est vostre très humble servante.



De Madame la comteſſe de Maure a Madame la marquiſe de Montauſier

Du 7 decembre 1659 (1)

QUELQUE plaiſir que j'aye toûjours à recevoir de vos lettres, je n'aurois pas eu tant de peine à m'en paſſer à cette heure, qu'en vn autre temps, puis-que vous eſtes de retour pour moy, depuis cinq ou ſix jours, par le moyen d'Alcidalis, qui m'eſt apparu, lorſque j'y ſongeois le moins. J'en avois eû de fort mauvaiſes nouvelles, ayant ſceû la conjuration que vous aviez faite contre luy; & enfin, c'a eſté pour moy vne vraye reſurrection. Mais penſez-vous qu'on vous puiſſe pardonner d'avoir voulu priver le monde d'vn ſi grand plaiſir? Je ne vois pas que vous puiſſiez réparer cela, qu'en vous réſolvant à le luy donner tout entier. Ce ſeroit vn terrible dommage qu'vne ſi belle choſe demeuraſt imparfaite, & l'on ſait bien que qui a pû l'inventer, peut l'achever en ſe jouant. En verité vous devriez donner ce divertiſſement aux autres, en vous le donnant à vous-

(1) Cette lettre donnerait a penſer que non ſeulement le fond de l'hiſtoire d'Alcidalis, mais auſſy la forme appartient à Iulie Dangennes & non plus a Voiture A R

mesme pendant le séjour que vous faites hors de Paris; & si vous n'entendez pas aussi bien la guerre que fait Mademoiselle de Scudéry, vous avez auprès de vous vn assez bon secours pour les combats par mer & par terre (car nous ne devons pas douter qu'Alcidalis n'en ait fait plusieurs, outre ceux que nous voyons qu'il a déjà faits); de sorte que si le monde m'en veut croire, on ne prendra aucune excuse en payement là-dessus. Sachez, au reste, que je n'ay pas eû besoin du secours de l'auteur pour vous reconnoistre; je vous ay tout aussi-tost reconnue à ces graces secrettes qui vous ont fait estre l'inclination de tout le monde, à ce charme & à ce son de voix; car pour les autres louanges, encore qu'on sache assez qu'elles vous appartiennent très-bien, elles pourroyent aussi se trouver propres à quelques autres qu'à vous; mais pour celles-cy, elles vous sont, à mon gré, si particulières, que je ne voy pas qu'on pust jamais prendre Zélide pour vne autre que pour vous.



La comtesse de Maure à Madame de Montausier, sur sa nomination

VRAYMENT, ma chère sœur, il faut bien que je sois des premières à vous écrire, dans vne occasion, où il seroit difficile de pouvoir retenir sa joye. On estoit si peu accoustumé à voir les charges données selon le mérite, qu'encore que j'aye toûjours fait de grandes exclamations qu'on pust penser à d'autres, ayant vne Madame de Montausier devant les yeux, je ne laysse pas de regarder cecy comme vn événement qui a quelque chose d'extraordinaire; & de la façon que j'ay toûjours parlé la-dessus, je m'attens bien qu'on viendra se réjouïr à l'hostel de Troyes, aussi bien qu'à l'hostel de Rambouillet. Il faut au reste que je vous die, que Mademoiselle de Montausier a tant d'esprit, que l'autre jour que je l'entendis parler entre Madame vostre mère & moy, je songeai toûjours que je n'avois rien veû de tel à son âge. Je ne vous dis rien de Monsieur le comte de Maure, il veut vous faire ses compliments luy-mesme; mais vous voulez bien que je fasse icy les miens à Monsieur vostre mary, non-seulement de la joye qu'il a de vous voir traittée de la cour comme

vous méritez de l'eſtre, mais encore ſur ce que ſon mal a ſi peu duré. Adieu, ma chère ſœur, conſervez-vous bien dans le retour de voſtre ſanté, afin qu'elle revienne bien toſt auſſi bonne que je vous la ſouhaite. Madame de Choiſy a eû raiſon de vous dire que les peſches & les melons, avec les verres d'eau, ont rendu la mienne fort bonne; mais j'ay ſi peur que cela ne dure guère, que je ne m'en oſe encore vanter.

Lettre de Madame de Montausier à Madame la comtesse de Maure. Elle repond au compliment que Madame la comtesse de Maure lui avoit fait sur ce que le Roy l'a choisie pour estre gouvernante de ses enfants (1).

De Fontainebleau, 30 septembre 1661.

VRAYMENT je m'en fie bien en vous, & en Monsieur le comte de Maure, pour faire valoir vos amis en de telles occasions ; & je vous asseure, ma chère sœur, que s'il estoit vray que mon mérite m'eust attiré quelque bonne fortune, j'en aurois vne double joye, pour vostre interest à tous deux ; car on pourroit esperer de vous voir vn jour les plus grands seigneurs du monde. Je ne saurois dire tout ce que je sens pour les bontez que vous me faites l'honneur de me témoigner l'vn & l'autre, & quoy que j'attende le frisson, car ma fievre s'est avisée de se mettre en tierce depuis huit jours, je ne puis m'empescher de vous donner cette petite marque de ma reconnoissance en commun. Monsieur de Montausier vous auroit remerciée, en son particulier,

(1) Je donne cette indication ainsi qu'elle est écrite dans les papiers de Conrart. A. R.

& Monſieur voſtre mary, s'il n'eſtoit pour le moins auſſi languiſſant que moy. Nous vous aſſeurons de nos obeiſſances.

IVLIE DANGENNES

Comme je faiſois écrire cette lettre, j'ay receu voſtre ſeconde, dont je ne vous ſaurois aſſez rendre graces, non plus que du billet que vous m'avez envoyé de Monſieur le duc de Mortemar; car il m'a tout-à-fait pleû. Je vous conjure ma bonne de l'en vouloir remercier en mon nom. L'imagination de Madame d'Aumont eſt admirable; jamais perſonne n'a penſé les choſes ſi juſte que vous. J'ayme bien mieux ma fille depuis que vous m'avez mandé, que vous l'aviez trouvée à voſtre gré.

Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.



Lettre de Madame la comtesse de Maure à Madame la marquise de Montausier, sur la naissance de Monsieur le Dauphin

3 *novembre* 1661

PARCE que j'ay la réputation d'estre vne écriveuse, encore que je n'écrive plus volontiers comme autrefois, vous ne trouverez pas bon que je remisse à Monsieur le comte de Maure, les compliments que l'on vous doit sur la naissance de Mgr le Dauphin Je vous diray donc, ma chère sœur, qu'il me semble que je m'y interesse encore vn peu plus par vostre interest que par celui d'vne bonne françoise ; quoy qu'il soit vray que je fais fort bien mon devoir la-dessus, sans prétendre pourtant d'aller aussi avant que Monsieur le comte de Maure Je ne say si vous savez que nous lui disions autrefois, Madame la marquise de Sablé & moy en de certaines occasions : Vous voila-t-il pas avec vostre gauloiserie ? Mais dans la vérité cette gauloiserie-là luy a donné vne joye extraordinaire Cependant il a esté frondeur & nous n'avons point esté frondeuses Cela rappelle qu'on ne peut faire sa destinée Mais parce que vous n'avez point tant de loisirs qu'autre-

fois de lire des fornettes, je veux finir tout court, en vous aſſurant, ma chère ſœur, que Madame voſtre mère n'aura guère plus de joye que moy quand vous reviendrez à Paris

LETTRE DE MADAME DE CHOISY
A MADAME LA COMTESSE DE MAVRE

IX

LETTRE DE MADAME DE CHOISY A MADAME LA COMTESSE DE MAVRE

Du   decembre 1655

A l'exemple de l'amiral de Chaſtillon, je ne me décourage pas dans la mauvaiſe fortune. J'ay ſenty avec douleur la légereté de Madame la Marquiſe, laquelle, perſuadée par les Janſéniſtes, m'a oſté l'amitié que les Carmélites m'avoyent procurée auprès d'elle. Je vous prie, Madame, de luy dire, de ma part, que je luy conſeille en amie de ne s'engager pas à dire, qu'elle ne m'ayme plus, parce que je ſuis aſſurée que dans dix jours que je ſuis obligée d'aller loger a Luxembourg, je la ferois tourner caſaque en ma faveur. Entrons en matiere. Elle trouve donc mauvais que j'aye prononcé vne ſentence de rigueur contre Monſieur Arnaud; qu'elle quitte ſa paſſion, comme je fays la mienne, & voyons s'il eſt

juste, qu'vn particulier, sans ordre du Roy, sans bref du Pape, sans caractére d'évesque, ni de curé, se mesle d'escrire incessamment, pour réformer la religion, & exciter, par ce procédé-là, des embarras dans les esprits, qui ne font autre effet, que celuy de faire des libertins & des impies. J'en parle comme savante, voyant combien les courtisans & les mondains sont détraqués, depuis ces propositions de la grâce, disant à tous momens : Hé! qu'importe-t-il comme l'on fait, puisque si nous avons la grâce, nous serons sauvés, & si nous ne l'avons point, nous serons perdus. Et puis, ils concluent par dire : Tout cela sont fariboles. Voyez comme ils s'étranglent trétous. Les vns soutiennent vne chose, les autres vne autre. Avant toutes ces questions-cy, quand Pasques arrivoyent, ils étoyent étonnés comme des fondeurs de cloches, ne sachant où se fourrer & ayant de grands scrupules. Présentement, ils sont gaillars, & ne songent plus à se confesser, disant : Ce qui est écrit est écrit. Voilà ce que les Jansénistes ont opéré à l'égard des mondains. Pour les véritables chrétiens, il n'estoit pas besoin qu'ils écrivissent tant pour les instruire, chacun sachant fort bien ce qu'il faut faire pour vivre selon la loy. Que Messieurs les Jansénistes, au lieu de remuer des questions délicates, & qu'il ne faut point communiquer au peuple, preschent par leur exemple; j'auray pour eux vn respect tout extraordinaire, les considérant comme des gens de bien, dont la vie est admirable, qui ont de l'esprit comme les anges, &

que j'honorerois parfaitement, s'ils n'avoient point la vanité de vouloir introduire des nouveautez dans l'Eglise. Je croy fermement que si Monsieur d'Andilly savoit que j'eusse l'audace de n'approuver pas les Jansénistes, il me donneroit vn beau soufflet, au lieu de tant d'ambrassades amoureuses qu'il m'a données autrefois. Je ne vous écris point de ma main, parce que je prens des eaux de Ste-Reyne, qui me donnent vn froid si épouventable, que je ne puis mettre le nez hors du lit. Mais, Madame, la colère de Madame la Marquise ira-t-elle, à vostre avis, à me refuser la recepte de la salade? Si elle le fait, ce sera vne grande inhumanité, dont elle sera punie en ce monde, & en l'autre. Je ne say, si à la fin, les eaux de Ste-Reyne esteindront ce Montgibel que j'ay dans les entrailles; mais jusques icy, elles ne m'ont pas encore fait grand effet. J'espere que je pourray aller à Luxembourg devant Noel; & regardez quelle inclination j'ay pour vous; je sens visiblement que j'en feray bien-ayse, pour estre plus tost vostre voisine, que je n'eusse esté. Les nouvelles de Pologne sont toûjours mauvaises. Je vous envoye la lettre que Desnoyers m'écrit. Je ne say s'ils veulent, que l'on sache le detail de leurs affaires; c'est pourquoy ne me nommez point, renvoyez moy la lettre, & me croyez vostre très humble & très passionnée servante

LETTRE DE MADAME L'ABBESSE DE MALNOVE
A MADEMOISELLE DE GOESLO

7



X

LETTRE DE MADAME LABBESSE DE MALNOVE
A MADEMOISELLE DE GOESLO (1)

QUELQUE répugnance que j'aye, ma chère tante, de répondre a vne queſtion qui me paroiſt auſſi difficile, & auſſi inutile qu'eſt celle dont vous me demandez mon ſentiment; je vous dois trop de complaiſance, & je vous la rens avec trop de plaiſir, pour perdre vne ſeule occaſion de le faire; mais je vous diray franchement, que tout ce que vous me dites pour ſoutenir, & pour défendre voſtre opinion, me perſuade bien que vous avez beaucoup plus d'eſprit que moy; mais vous ne me perſuadez pas que vous ayez pris le meilleur party, & je ſuis toûjours de mon premier avis, que s'il dépendoit de nous de ſavoir le paſſé, ou l'avenir, on gagneroit

(1) Eleonore de Rohan.

beaucoup plus à ſavoir le dernier, que le premier. Il me ſemble que la connoiſſance de l'avenir eſt bien plus vaſte, & qu'elle renferme beaucoup plus de choſes que celle du paſſé ; car il n'y-a rien dans l'avenir qui puiſſe eſtre connu ſans révélation, & dans les choſes du paſſé, les plus conſidérables ſont connues, ſans qu'il ſoit beſoin qu'elles nous ſoient révélées pour les ſavoir ; ainſi, l'avantage eſt beaucoup moins conſidérable. Pour ce qui eſt de la Religion, on doit ce reſpect-là à Dieu, de n'en vouloir ſavoir que ce que la ſoy nous en apprend, toute curioſité de ce coſté-là eſt criminelle. Il faut croire, & ſe ſoumettre, & rien davantage. Adam, comme vous le ſavez, ſe laiſſa tenter à la curioſité ; il ne faudroit pas en faire autant, & il eſt bon de s'en tenir à ce qui ſe peut, pour demeurer dans les termes de ce qui ſe doit. Auſſi ne faut-il regarder la queſtion dont il s'agit, que comme vn ſimple jeu d'eſprit, qui ſert à divertir au préſent, ſans pénétrer rien ni dans le paſſé, ni dans l'avenir. Je conviens avec vous qu'il n'y-a point de curioſité plus raiſonnable que celle que l'on a ſur nos amis (1), & ſurtout, de ce qui ſe paſſe dans leur cœur ; mais je ne puis demeurer d'accord qu'on trouve plus de plaiſir, & d'vtilité à connoiſtre ce qui s'y eſt paſſé, que ce qui s'y paſſera. Qu'importe que mon âme ayt eſté fidèle à tout ce qu'elle a aymé, ſi elle devient vn jour infidèle pour moy ? Je ſay bien que cette connoiſſance

(1) Variante : *ſes amis*.

du passé peut donner vne grande espérance de l'avenir; mais l'espérance est toûjours incertaine, & l'incertitude toûjours cruelle, dans les choses que l'on souhaitte ardamment Personne, cependant, ne peut douter que l'avenir ne soit incertain; car on a veû dans tous les siecles & dans toutes les choses du monde, des changemens surprenans, dont l'amitié n'a pas esté exempte, & qui ne feroyent jamais arrivés, si l'on avoit seû l'avenir. Je connois au contraire des personnes qui ont esté inconstantes, qui se sont corrigées, & qui sont devenues fidéles; de sorte que si l'on eust jugé en de certains temps, de l'avenir par le passé, on leur auroit fait vn très-grand tort Pour moy je croirois que ce seroit vn supplice de savoir tout le passé, sans savoir rien de l'avenir, & j'aymerois presque mieux ne savoir rien du tout; car dans ce passé qu'on sauroit, on verroit tant d'incertitude dans le cœur des gens, tant d'artifice, tant de froideur, & si peu de sincérité & de véritable vertu, que l'on seroit misérable toute sa vie, n'ayant nul lieu d'espérer mieux de l'avenir Vous me direz, peut-estre, qu'en cet avenir on n'y trouveroit pas mieux son compte, mais si cela est ainsi, l'avenir servira du moins à nous détromper de tout ce que le passé ne sauroit nous apprendre, puisqu'il ne peut que nous troubler & nous affliger, sans nous guérir, en nous laissant toujours dans l'incertitude, si ceux qui ont tort aujourd'huy ne se repentiront pas demain Si on eust jugé de Néron par ses premiers sentiments, & par les premières années

de son regne, on l'eust adoré, & si on en eust preveu la suite, on eust désiré qu'il eust esté étouffé au berceau comme vn monstre. Pour la justice que vous voulez rendre à vn mérite que le passé vous a fait connoistre, je suis encore de vostre sentiment, qu'il n'y a rien plus doux, quand on y est sensible, que de faire voir qu'on le connoist, & à quel point on l'estime; mais il n'y-a que la perséverance dans la vertu, qui rende vrayement digne d'vne éternelle louange, puisque l'on ne peut pas mesme dire, selon les sentiments d'un ancien philosophe, qu'vne personne ayt jamais esté véritablement vertueuse, lorsqu'elle peut cesser de l'estre. Ce sont les principes de nos mouvements qui donnent a nos actions le nom de vice, ou de vertu, & il faudroit voir ces principes dans leur source, pour pouvoir porter vn jugement équitable du mérite ou du démérite de nos actions; mais comme on n'en peut juger tout-à-fait certainement, sur le passé, il faudroit pour s'en asseurer, connoistre dans l'avenir si cette source ne se gastera pas; car on void souvent des personnes qui aprés s'estre attiré l'admiration de tout le monde, durant quelque temps, se rendent en fin, dignes de toutes sortes de mépris. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il ne faille point estimer ce qui paroist estimable; car puisque nous ne connoissons point le futur, nous ne sçavons point si ces personnes-là se démentiront, & il faut, en attendant, rendre justice à leurs bonnes actions, & en faveur du passé, bien juger de l'avenir, car autre-

ment on se mettroit en danger de faire tort à ceux qui ont vn véritable mérite, & il vaudroit mieux, à mon avis, faire grâce à plusieurs personnes dont le mérite n'est qu'apparent, *en jugeant bien d'elles*, que de faire injustice à vne seule personne dont le mérite est véritable. Toute vostre prudence, ce me semble, ne doit estre employée que pour pourvoir à l'avenir, & toute l'expérience que le passé nous a donnée ne nous est vtile qu'à bien vser du présent, & à devenir plus sages ; car n'est-il pas vray que quand je saurois qu'on m'a trompée, ce me seroit vne douleur presque inutile ; au lieu que si je say quand on me doit tromper, je puis m'y préparer, & m'empescher de l'estre. Je say bien que la connoissance de l'avenir peut avoir des choses très fâcheuses, & mesme pour l'amitié, parce que si mon amie doit estre fidèle dix ans, & inconstante après ce temps-là, la connoissance de l'avenir me prive du plaisir que j'aurois eû jusqu'au temps que son infidélité m'auroit esté connue ; mais, à moins que d'aymer à estre trompée, on ne peut point désirer ce plaisir-là, & je voudrois perdre des aujourd'huy toutes les amies que je dois perdre vn jour par leur inconstance ; ce proverbe si commun & si véritable, que la fin couronne l'œuvre, est vne preuve qu'il ne faut, surtout, juger de l'amitié que par sa durée ; qui n'ayme pas jusqu'à la mort, n'est pas digne d'estre aymé vn seul jour. Il y a vne connoissance que je voudrois excepter de l'avenir, c'est la mort des personnes que j'ayme, dont je ne voudrois

pas ſavoir le terme ; mais pour l'étendue de leur amitié, je la voudrois connoiſtre dans l'avenir, ſans comparaiſon mieux que dans le paſſé, puiſque c'eſt cela ſeul qui en fait le prix, & le mérite, de ſorte qu'eſtant bien aſſurée que vous verrez dans mon cœur vne ſuite éternelle d'amitié & de tendreſſe pour vous, j'ay quelque regret que vous ne puiſſiez du moins choiſir le party de déſirer de voir que vous ſerez également aymée de moy dans tous les temps. Il faut que je vous diſe encore, ma chère tante, qu'aprés avoir bien ſongé au paſſé, & à l'avenir, je croirois plus agréable & plus vtile de ſavoir parfaitement le préſent, parce que cela me ſerviroit fort à connoiſtre ces deux autres temps, dont celuy-là fait la liaiſon ; car enfin, plus je les conſidere en eux-meſmes, plus leurs ténèbres rebuttent mon eſprit, & ma curioſité, mais quand j'aurois la meilleure cauſe & la plus ayſée à ſoutenir, je ne voudrois jamais que ce fuſt contre vous. Ce ſeroit tout ce que je pourrois obtenir de moy, que de diſputer avec vous la vérité ; mais jamais pour emporter la gloire de la diſpute. Je cède volontiers à voſtre eſprit ; mais, pour mon cœur, vous trouverez bon qu'il ne cède pas au voſtre, & que je le mette coſte-à-coſte, & but-à-but. Je deſirerois paſſionnément que vous puiſſiez voir dans le mien le paſſé, le préſent, & l'avenir, à voſtre égard. Si cela eſtoit, je déſierois tout le monde de me pouvoir jamais nuire dans le voſtre.

LETTRE DE MADAME CORNUEL

A MADAME LA COMTESSE DE MAURE



XI

LETTRE DE MADAME CORNUEL
A MADAME LA COMTESSE DE MAURE

Le 23 octobre 1659.

NOUS avons veû le marquis de Sourdis céans; si M. le comte de Maure se récrie du portrait que j'en fis il y a quinze jours, ce n'est rien de le peindre de mémoire, il en faut faire vn sur l'original. Vous sçavez, Madame, qu'il n'y avoit pas trois semaines qu'il estoit party de Paris, dimanche, qu'il arriva céans le matin. Il a donc veû quatre de ses maisons; Amboise, Tours, des religieuses proches de Tours, affermé & rehaussé des terres; vendu des hauts bois, gagné (cela entre nous) cent mille francs sur le marché avec le Roy; mais, s'il vous plaist, n'en dites rien. Il a basty en deux maisons, abbattu à Amboise; ordonné des levées de la riviere

de Loire; avancé pour cela ſon argent; fait la proviſion de vin, de bougie Vous croyez donc, Madame, qu'à tout cela, & n'eſtre que deux jours en chaque lieu, il n'a pas eû de temps de reſte? Excuſez; il a fait vn roman, vers, proſe, aventure Je vous ay ſouhaitée à la lecture qu'il en fit faire à mon cadet, car rien n'eſt pareil à vn homme âgé, qu'il décrit. . (1) dont toute la contrée eſt dépendante, par la conſidération de ſon âge, & de ſes richeſſes Sa femme eſt morte d'vne maladie incurable, & dès ſon vivant chacun ſongeoit à l'épouſer Il le fait amoureux d'vne perſonne qui ſe marie en diligence, ſans qu'il en ſache rien Cela eſt plaiſant à nous, qui ſavons l'hiſtoire de Madame Le Coigneux Mais luy ſe remarie à vne perſonne repréſentée comme vous, ou Madame de Rambouillet, par les prières de toute la contrée; car ce n'eſt qu'vn célèbre berger Ce n'eſt qu'vne de dix ou douze hiſtoires de ce roman. De la meſme plume, il prend vn autre porteſeuille, & a écrit meſme vn traitté de la Grace, vn de la Médecine, & quelque autre de la Phyſique. Dans le carroſſe il fait des deviſes avec Dom André, leſquelles mon ignorance ne connut que pour emblêmes très-chétives, je m'enhardis de luy dire, il en convint, mais diſant qu'elles eſtoyent meilleures ainſi, qu'autrement, pour mettre ſur des cheminées. Vous ne vous eſtonnez pas, s'il ne m'a pas demandé comme je me portois, ni dit vn

(1) Icy eſt vn mot illiſible.

mot sur ma maladie, en sorte quelconque. M. l'Evesque d'Orléans & M. d'Entragues disnèrent céans, comme luy. Il arriva trois heures avant eux, & coucha céans deux nuits; les deux autres n'y firent que disner. Ce fut pour traitter du raccommodement avec Monsieur, que je ne voy pas si aysé, à cause des gens qui l'approchent, qui ont des veües d'en éloigner le marquis de Sourdis, pour profiter de quelques-vnes de ses dépouilles. Mais il vivra long-temps, quoyque je l'aye trouvé aussi changé qu'il m'a pû trouver changée, s'il y a regardé; mais il y a lieu d'en douter, ne m'en ayant pas dit vn mot. Dom André m'en voulut parler, il coupa le discours, pour dire, comme vous savez, ce qu'il avoit dans sa teste. Vous le connoissez assez bien; & ne vous étonnez donc plus, ni moy aussi, s'il ne vous a jamais parlé de vostre raccommodement avec M. le Cardinal, & de tout ce qui s'en est ensuivy, car, à la quantité de choses qui luy passent dans la teste, rien ne peut y demeurer assez de temps, pour passer au cœur; les frivoles bouchent le passage aux sérieuses.



LETTRE DE MADAME LA MARQUISE

DE RAMBOUILLET

A MADAME LA COMTESSE DE MAURE



XII

LETTRE DE MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET A MADAME LA COMTESSE DE MAVRE

SVR LE SVIET DE LA LETTRE PRECEDENTE DE MADAME CORNVEL

Paris, le octobre 1659

VOUS vous glorifiez, Madame, de ce que je me dois glorifier, & en vérité Madame Cornuel vaut trop; car rien n'eſt égal à la deſcription qu'elle vous a envoyée. Elle vaut mieux que tous les portraits qu'on a jamais faits, & ſi ce n'eſtoit, Madame, que je craindrois que vous croiriez peut-eſtre que ce ſeroit mon intereſt qui me feroit parler, ſachant bien que je ne puis eſpérer au mariage que tant que vous ne ſerez point veuve, je vous conſeillerois de faire bien prendre garde que l'on n'empoiſonnaſt Monſieur votre mary. Tour de

bon, je trouve qu'il en court fortune; car comme vous sçavez, le personnage n'est pas méchant, à la verité, mais il est brusque, & ce qui est fait est fait. Aprés tout, Madame, je vous rens mille graces de m'avoir fait part d'une chose qui m'a plus fait rire, que je n'avois fait il y-a long-temps. Je vous supplie que mon nom soit dans vn coin de la premiere lettre que vous écrirez à Madame Cornuel. Vous ferez vne grande charité au bon M. Conrart, de lui envoyer ce portrait.

LETTRE DE MADAME DESLOGES
A MONSIEVR DE BERINGHEN, SON NEVEV

XIII

LETTRE DE MADAME DESLOGES A MONSIEVR DE BERINGHEN, SON NEVEV

AVANT SA REVOLTE

Mon neveu,

L'INTEREST que j'ay à tout ce qui vous touche, m'oblige à vous avertir des bruits qui courent par deça de vostre réuolte, confirmez par vne infinité de lettres de la cour, qui ne laissent plus aucun lieu de doute, mesme aux plus incrédules : ce que j'ay célé tant que j'ay pu à ma sœur, sachant que son esprit, desjà accablé de tristesse, amassée de longue main, & causée par vne suite infinie de facheux accidens, ne pourroit résister à vne si rude surcharge, dont la douleur luy seroit, sans doute, plus sensible que la perte de tout ce qu'elle possède au monde de plus cher. De sorte que

quand vous n'auriez que cette seule considération, qui, deuant Dieu, vous rendroit coupable de la mort de celle qui vous a mis au monde, vous estes obligé de trauailler à la guérir au plus tôt, non seulement du mal, mais aussi de l'appréhension, & du soupçon, en suiuant de point en point ses sérieuses remonstrances, qui sont autant de commandemens que Dieu vous fait par sa bouche. Mais vous auez encore de plus forts argumens, qui vous exhortent à persévérance, dont le principal est le salut de vostre ame, qui vous doit estre plus cher que tout ce que la cour vous peut faire espérer de fortune, & d'auantages, lesquels ne sont que terre & fange, au prix du trésor incomparable que nous attendons au ciel. Considérez, mon neueu, que le régne du Fils de Dieu n'est pas de ce monde, & que nostre vnion auec luy consiste à porter la croix; que plus nous souffrons de misères en cette vallée de larmes, plus nous sommes assurés de nostre gloire future, qui sera éternelle, & ce que nous possédons icy bas ne dure qu'vn moment; que la vanité du monde & la vérité céleste sont choses incompatibles; que ceux qui préférent celle-là aux graces que Dieu leur présente par le mérite de son Fils, bien qu'enueloppées d'épines, sont indignes d'y participer; que nostre Sauueur reniera deuant son Pére, qui est au ciel, ceux qui le renieront deuant les hommes; qu'il ne suffit pas de croire du cœur, si nous ne professons de la bouche, la vérité de son Euangile; que la religion n'est pas vn

jouer, & que Dieu ne se paye pas de moqueries ni d'éclaircissemens ; qu'il veut estre connu, & confessé en sincérité de cœur. La méditation de toutes ces choses, esquelles vous estes si bien instruit que c'est abuser du temps, que d'y vouloir ajoûter, vous peut fortifier contre toutes tentations : car vous ne pouvez pêcher par ignorance, & vous ne voudrez pas aussi malicieusement combattre la vérité, qui est le premier degré de péché contre le Saint-Esprit, lequel est irrémissible. Je say qu'il y-a vn rude combat entre l'esprit & la chair, & que vous auez besoin d'y estre secondé de la grâce de Dieu : mais il ne la refuse jamais à ceux qui le craignent, & qui la luy demandent en sincérité. Je n'ignore point aussi que vous auez l'honneur d'estre non-seulement sujet, mais domestique d'vn grand Roy, de qui le service semble, à quelques-vns, ne pouuoir compatir auec vostre créance : mais qui sait mieux que vous, qu'il n'y en a aucune qui enseigne plus religieusement, & commande plus exactement, le deuoir & l'obeïssance des inférieurs envers leurs supérieurs, que la nostre ? que ceux qui en font profession véritable ne peuvent, par qui, ni en quelque façon que ce soit, estre dispensés de cette obligation d'autant plus forte en nous, que nous la croyons moindre en toute autre religion ? De sorte que si vos actions répondent à la profession, en laquelle Dieu vous a fait la grace d'estre né, & éleué, votre roy se treuvera serui de vous auec fidélité, & auec vne passion très forte en tout ce qui te-

garde votre legitime vocation; qui est tout ce qu'il peut désirer de vous, les consciences estant du ressort de l'empire du Dieu souverain, & du tout libres de la jurisdiction des hommes; aussi est notre prince si généreux, & si bon & je diray si pieux, qu'il ne voudra pas y apporter aucune contrainte; moins commencer par vous, qui ne deuez pas apprehender de servir de planche à la persécution, entre vn million d'ames qui, en ce royaume, professent en toute liberté, & sans crainte, sous le bon plaisir de Sa Majesté, & le bénéfice de ses édits, la mesme religion qui vous a esté enseignée. Dieu vous y veuille confirmer par sa grace Je te prie, mon cher neveu, de pardonner à mon zèle général & particulier, ce long discours, & le prendre en bonne part, considérant tous les deuoirs qui m'y obligent; j'espère qu'il sera superflu, & que tu n'auras pas besoin d'estre admonesté en chose qui te touche plus que nul autre, & où il n'est pas question de choisir, entre deux opinions problématiques, la meilleure; mais seulement de conserver le talent que Dieu t'a donné en dépôt, ce que tu dois espérer de sa grâce, en y apportant de ton côté les prières pour l'en requérir & le mépris des biens & honneurs du monde Sur tout, je te conjure, d'auoir compassion de ta poure mere, & de croire que les douleurs de son enfantement en te mettant au monde, n'ont esté en rien comparables a celles qu'elle souffre maintenant a ton occasion; il dépend de toy d'y apporter du sou-

lagement, ce que j'attens de la bonté de ton naturel; & cependant je continueray mes vœux pour ta prospérité, estant de tout mon cœur, ta bonne tante.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE SCUDERY
A MADEMOISELLE DE PAULET





XIV

LETTRE DE MADEMOISELLE DE SCVDERY A MADEMOISELLE DE PAVLET (1)

Mademoiſelle,

EN fin, aprés avoir pluſieurs fois penſé faire naufrage, je ſuis arrivée au port de Marſeille aſſez heureuſement; mais quelque douceur que l'on puiſſe treuver à ſe repoſer après la fatigue d'vn long voyage, je n'en ay, néantmoins, point ſenty de plus grande, que celle que je treuve à m'imaginer que du moins je ne m'éloigne plus de vous. Cette penſée a certainement quelque choſe qui flatre mon eſprit, qui le délaſſe, & qui le con-

(1) J'ay conſacré, dans ma Vie de Voiture, vn chapitre à Angelique Paulet, qui fut vn des principaux ornemens de l'Hoſtel de Rambouillet. A R

ſole plus que tous les divertiſſemens que l'on tache de me donner aux lieux où je ſuis. Ce n'eſt pas que je n'aye treuvé à Marſeille toute la civilité, & toute la courtoiſie poſſible, & comme je ſay que vous n'eſtes pas marrie de ſavoir tout ce qui arrive à mon frère & à moy, il faut que je vous rende conte de quelle façon l'on nous traitte icy. Vous ſaurez donc, Mademoiſelle, que nous avons treuvé en Madame de Mirabeau, vne des meilleures & des plus obligeantes femmes du monde; car elle ne ſeut pas plutôt que nous eſtions icy, qu'elle & Madame de Morge ſa ſœur vinrent pour nous obliger de prendre leur maiſon; mais comme nous ne le voulumes pas faire, elles ſe virent contraintes de nous inſtruire de la coutume de la ville, qui eſt d'eſtre trois ou quatre jours ſans ſortir, pour attendre les viſites de ceux qui veulent vous en rendre. Et comme nous avions quelque répugnance à ſuivre cet ordre, elle nous dit que tout le monde de Marſeille ſe tiendroit outragé, & croiroit que nous ne voudrions pas le voir, ſi nous en vſions autrement. Le lendemain donc, & quatre jours depuis, mon frère & moy avons gardé la chambre. A vous dire vray, ce n'a pas eſté ſans voir de plaiſantes choſes; car, pour vous les dire comme elles ſe ſont paſſées, je ne penſe pas qu'il y ait vn ſeul homme de quelque conſidération dans Marſeille, qui n'y ſoit venu, ſoit des gentils-hommes, des conſuls, des officiers de galère, des juges, des eccléſiaſtiques, des advocats, des marchands, des

matelots & mesme des forçats; & pour les femmes, le nombre en est si grand, que j'ay esté contrainte d'en faire vn rôlle, qui présentement se monte à quarante-deux maisons différentes, où il faut que j'aille, qui veulent dire plus de quatre-vingts personnes qu'il faut demander. Je vous laisse à juger, Mademoiselle, si de l'humeur dont je suis, je n'ay pas là vne occupation bien divertissante. Mais ce qu'il y-a de rare, est que de tout ce grand nombre de femmes, il n'y en a pas plus de six ou sept qui parlent françois; si bien que cela fait vne si plaisante conversation, que si je vous la pouvois dépeindre, je vous en ferois rire. J'ay toutefois cet avantage, sans que je puisse dire comme je l'ay acquis, que j'entends assez bien le provençal, & qu'ainsi je ne laisse pas de les entretenir; mais c'est d'vne manière si plaisante, qu'il faut l'avoir veu, pour le comprendre. Le plus fascheux est qu'il les faut conduire jusques au milieu de la rue, & qu'à chaque porte, il faut vne heure de compliment. J'espère, toutefois, n'estre pas long-temps en cette peine; car comme elles passent toute leur vie à jouer à vn jeu qui s'appelle *le bafecle*, que sans doute elles aiment pour son antiquité, & qu'il n'y en a que trois ou quatre qui ne jouent que par complaisance, quand je leur auray rendu leurs visites, je pense qu'elles me laisseront en repos; du moins le souhaité-je ainsi. Après ces quatre jours de cérémonie, Madame de Mirabeau nous a traittés magnifiquement. Elle a esté invitée de quelques autres, vn des-

quels nous a donné à dîner avec vne prodigalité de Montoron ; car en fin, il y avoit six services admirablement beaux & bons ; les perdrix, les bisques, les ortolans, les entremets, les gelées, les conserves, les muscats, les hypocras, les limonades, les fruits, & les confitures séches & liquides, y estoyent avec une abondance inconcevable. Mais, après tout, au milieu de ce paradis des Turcs, je disois en moy-même, en songeant à vous, un vers que Malherbe a dit autrefois, parlant de Madame d'Auchy :

Ou Caliste n'est pas, c'est la qu'est mon enfer.

Tout à bon, Mademoiselle, je n'ay point surpris mon esprit avec vn moment de plaisir tranquille, depuis que je suis hors d'auprès de vous, mais pour n'oublier rien à vous dire, vous saurez encore que le lieutenant que mon frère a mis à Notre-Dame de la Garde, & qui est vn assez honnête homme, & assez riche, nous y a aussi donné à dîner le premier jour que nous y avons esté ; je ne vous dépeindray, s'il vous plaist, point cette cérémonie, ni ne vous feray point ouïr le bruit des canons, car la distance des lieux ne le permet pas ; mais je vous diray, qu'en vérité, Notre-Dame de la Garde est le plus beau lieu de la nature, par sa situation. De la façon dont la place est disposée, il y a quatre aspects différens qui sont admirables. D'vn côté on a le port & la ville de Marseille sous ses pieds, & si près, que l'on entend

les haubois de vingt-deux galères qui y sont De l'autre l'on découvre plus de douze mille bastides pour parler en termes du pays Du troisiéme, on voit les Isles & la mer à perte de veuë Et du quatriéme sans rien voir de tout ce que je viens de dire, on n apperçoit qu'vn grand désert, tout herissé de pointes de rochers, & où la stérilité, & la solitude, sont aussi affreuses, que l'abondance est agréable de tous les autres endroits Aussi tôt que je fus arrivée à ce bel hermitage, ma premiére pensée fut de demander au prieur de Notre-Dame de la Garde, qui nous y dit la messe, où estoit le tombeau de feu Monsieur de Merouillon, & comme il me l'eut montré, ma première devotion fut pour cet illustre mort Vous me ferez, s'il vous plaist, la grace de dire à Mesdemoiselles de Clermont que n'estant pas en lieu de leur pouvoir rendre d'autres devoirs, j'ay du moins rendu ce pieux office à vn de leurs devanciers Je me serois donné l'honneur de leur écrire, aussi bien qu'à Madame leur mère, sur la perte qu'elles ont faite; mais je vous avoue ma foiblesse; il y a si long-temps que la mort est introduite dans le monde, & qu'il y a des gens qui en écrivent & qui en parlent, que je ne treuve plus rien à en dire Syncérement, Mademoiselle, je ne say si j'ay déjà pris le mal du pays; mais j'ay l'esprit si fay-néant, si grossier & si stupide, qu'il m'a esté impossible d'oser entreprendre d'écrire deux lettres sur ce sujet Mais pour réparer ce manquement, il faudroit que vous m'apprissiez qu'il fû

arrivé vn grand bonheur à ces excellentes personnes, car je ne doute point que l'extrême joye que j'en aurois ne me fit trouver l'art de le leur témoigner, & de leur persuader que je suis certainement vne de leurs plus passionnées servantes. En attendant cette agréable nouvelle, vous me ferez la faveur de les assurer de la continuation de mon très humble service; & vous me ferez aussi la grace de faire mes complimens à M. Conrart. Pour M. Chapelain, quoy que vous m'en disiez, il n'est point jaloux de luy; c'est vne flaterie que vous m'avez écrite, qu'il désavoüeroit, sans doute, s'il la savoit. Il y a deux choses qui sont qu'il ne le sauroit estre, l'vne de ce qu'il est assuré du rang qu'il tient dans mon esprit; & l'autre que je ne suis pas assez bien dans le sien. Vous savez, Mademoiselle, que cette passion en dit vne autre, c'est pourquoy songez vne autre fois vn peu mieux à expliquer ses véritables sentimens. Quand j'auray rendu vne partie des visites que j'ay à faire, peut-estre lui demanderay-je vn peu plus sérieusement la continuation de son amitié; car pourveu que je ne luy écrive qu'vne fois ou deux en vn an, je pense que la Pucelle n'aura pas sujet de s'en pleindre. Au reste, Mademoiselle, je vous demande pardon si je vous entretiens si long-temps, & de choses si peu raisonnables, mais songez que vous êtes ma plus grande consolation dans mon exil. J'ay eu vne douleur extrême de n'avoir point receu de vos nouvelles par cet ordinaire. Je say que c'est estre incon-

fidérée que d'abufer de votre loifir comme je fays ; mais vous eftes bonne, vous me l'avez permis, & j'en ay grand befoin ; faites donc s'il vous plaift, lorfque vous ne pourrez pas me faire la faveur de m'écrire, que M. Major m'apprenne au moins, par vn billet, l'état de votre fanté, afin que mon imagination ne me faffe pas fentir des malheurs qui ne me font, peut-eftre, pas arrivez. Si je fuivois l'intention de mon frère, j'allongerois encore ma lettre, pour vous perfuader fortement qu'il eft votre ferviteur très humble, & très paffionné ; mais comme l'heure me preffe, je ne vous diray plus rien, finon que je fuis toujours de toute mon âme,

Mademoifelle,

Votre tres humble & tres obéiffante fervante

De Marfeille, le 13 décembre 1644

LETTRE DE M GODEAV, EVESQVE DE VENCE

A MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET



XV

LETTRE DE M. GODEAV, EVESQVE DE VENCE

A

MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET

De Vence, le 27 septembre 1659.

Madame,

JE n'oferois dire que je recommence à écrire, tant mon caractère eſt mauvais. Il vaut mieux dire, que je recommence à griffoner; mais avec tout cela, il me ſemble que mon premier griffonage vous eſt deû. Je ne ſuis pas autrement griffon, mes petites mains ne reſſemblent guère a des griffes, & je n'ay jamais griffé perſonne. Griffoner des voyelles & des conſones n'eſt pas vn grand crime, & cette griffonerie pourroit quelquefois devenir vne fort belle peinture. A propos de griffo-

neurs, qu'avez-vous jugé de la griffoneuſe Sapho, & de ſa rupture avec ſes deux vieux amis, qui ſont les moins griffonans que vous connoiſſiez? Je n'oſe en juger qu'apres vous, & je vous demande voſtre ſentiment en ſecret de confeſſion, afin de regler le mien deſſus. Cette nouvelle m'a tellement ſurpris, que je ne le puis jamais eſtre davantage. Après cela, je dis :

N'eſpere plus, mon ame, aux amitiez du monde,
Le cœur des femmes eſt vne onde
Que toûjours quelque vent empéche de calmer
Artéuce a leur ſexe & non pas leur foibleſſe
Doctes déeſſes du Permeſſe,
C'eſt donc elle qu'il faut aymer

Ouy, Madame, je le répète en proſe, c'eſt vous qu'il faut, qu'on doit, & qu'on peut aymer en toute aſſurance, ſans craindre ni bizarrerie, ni inconſtance, ni caprice, ni inégalité. Vous eſtes digne de beaucoup de louänges, mais je croy que celle-là eſt vne des plus glorieuſes qui vous ſont deûes, & que vous partagez avec le moins de perſonnes. Il n'y en a point dans le monde, avec qui je ne diſpute de la paſſion, & de la fidélité, dans les occaſions qui ſe préſenteront de faire paroiſtre que je ſuis,

Vre tres humble, & tres obéiſſant ſerviteur,

HERMITE MITRI



TABLE


IN PRIN CIPIO
ERAT VER BUM
L P





